

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 18  
MONTREAL, 2 OCTOBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

CAPTIFS VOLONTAIRES



PAS DE DANGER EN LEUR OUVRANT LA CAGE!

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 OCTOBRE 1897

## SALTIMBANQUE!

D'ici quelques semaines, le SAMEDI commencera la publication du magnifique roman feuilleton, SALTIMBANQUE C'est le chef-d'œuvre d'Henri Germain.

### L'OPINION DE TANTE MARIE



*La petite Claire.* — Dis, papa, est-ce que ça voit clair le whisky ?  
*Le papa (riant aux éclats).* — Non, petite bête; mais quelle idée as-tu de me demander ça ?  
*La petite Claire.* — C'est la tante Marie qui disait ce matin que ça se voyait de plus en plus sur toi.

### Pensées très Anciennes, Inédites et d'Auteurs Inconnus

L'accoutumance adoucit tous les maux.

x

La mort ne surprend jamais quand on y pense toujours.

x

Les honnêtes gens doivent prendre la défense de l'absent.

x

Les actions trop tôt faites n'ont presque jamais leur perfection.

x

Le juste est heureux pendant la vie, à sa mort et après sa mort.

x

On doit prendre garde à ce qu'on dit, et à qui on le dit, et comme on le dit.

x

Toutes les actions des hommes passent, mais leur bonté ou leur malice demeure.

x

L'abondance des biens ne saurait qu'être à charge aux personnes modestes.

x

Il faut ne rien faire par force; toutes les actions du sage doivent être volontaires.

x

La manière d'agir se sent toujours de l'humeur dans laquelle nous sommes quand nous agissons.

x

Manquer d'argent et d'amis, être infirme de corps et affligé d'esprit, sont des accidents qui abattent les plus grands hommes.

CHERCHEUR.

### UN ÉPICURIEN

*Bidou.* — Un drôle d'homme que Farlutte, malgré qu'il ait hérité d'une jolie fortune; il règle toujours son réveil-matin pour cinq heures.

*Pitouche.* — Ça c'est une affaire d'habitude, pas plus.

*Bidou.* — Non! Mais il dit qu'il est content de se réveiller à cette heure-là pour jouir de ce qu'il n'est pas obligé de se lever comme jadis pour aller travailler.

### UN ENTÊTÉ

*Le Recorder.* — Je vous avais pourtant dit que je ne voulais plus voir votre figure ici!

*Le prisonnier.* — C'est ce que je me suis tué de dire à l'homme de police, mais il n'a pas voulu m'entendre.

### CE QUE C'EST QUE LE HASARD

*Juliette (5 ans).* — Dis, maman, où donc es-tu née, toi?

*La maman.* — A Québec, ma chérie.

*Juliette.* — Mais moi, je suis née à Montréal, n'est-ce pas?

*La maman.* — Oui, ma chérie.

*Juliette.* — Et papa, où est-il né, lui?

*La maman.* — Ton père est né à Ottawa, mon enfant; mais pourquoi toutes ces questions?

*Juliette (rêveuse).* — C'est égal, en voilà un hasard que nous nous soyons tous rencontrés comme cela.

### SUR LE MÊME PIED

*Bouleau.* — A présent, nous n'avons qu'un compte de banque en commun, ma femme et moi.

*Rouleau.* — Ah! Et bien, c'est très gentil ça. Au moins vous êtes absolument sur un même pied. Voilà bien le tout en commun du ménage...

*Bouleau.* — Parfaitement! Moi je dépose l'argent et ma femme le retire.

### IMPOSSIBILITÉ

*Lui.* — Est-ce une histoire d'amour que vous lisez, mademoiselle?

*Elle.* — Non, monsieur Jules, tous les personnages sont mariés.

### ELLE LE SAVAIT BIEN

*Le vieux pensionnaire (grincheux).* — Enfin, je puis vous assurer, madame Maigrecher, que votre cuisine est plus mauvaise que l'année dernière.

*La maîtresse de pension (va-t-elle).* — C'est impossible, monsieur!

### CE DONT ELLE ÉTAIT SURE

*Lui.* — Pensez vous donc que la femme est l'égal de l'homme?

*Elle.* — Certainement; mais ce dont je suis sûre, c'est que l'homme n'est pas l'égal de la femme.

### IL A TROUVÉ LE MOYEN



*Lui.* — Tu sais, nous allons au théâtre, ce soir.

*Elle.* — C'est que je n'ose pas laisser le bébé tout seul.

*Lui.* — Alors j'y vais, moi, et je te raconterai ce que j'aurai vu.

## La Société des Artisans Canadiens-Français



D'après une photographie de QUÉRY FRÈRES, photographes.

Le 2 septembre avait lieu l'assemblée générale semestrielle de la société des Artisans Canadiens français, sous la présidence de M. l'échevin T. A. Grothé. Les diverses succursales y étaient représentées.

M. le chanoine Archambault, chapelain de la société, fut appelé à adresser la parole, et fit un joli discours que les membres ont bien applaudi.

Ensuite ont eu lieu les élections et tous les mêmes officiers ont été réélus. Voici comment se compose le bureau de direction : président, M. T. A. Grothé ; 1er vice-président, M. Joseph Thibault ; 2e vice-président, M. L. S. Gendron ; secrétaire, M. J. G. W. McGown ; trésorier, M.

Henri Roy ; 1er commissaire-ordonnateur, M. H. Branchaud ; 2e comm.-ord., M. H. Maillé ; directeurs, MM. Marcel Fontaine, Alfred Lambert, Domina Gagné, Thomas Moll et Nap. Deschamps. Censeurs : MM. Napoléon Théoret, Narcisse Lapointe et Eugène Langevin.

Le président et les autres officiers ont fait des discours de remerciement.

Des succursales seront fondées comme suit : le 5 septembre, à Lowell ; le 6, à Everhill ; le 7, à Salem ; le 8, à Providence ; le 9, à Fall River ; le 10, à Holyoke. MM. T. A. Grothé, L. S. Gendron, J. G. W. McGown, Henri Roy, le curé Auclair, F. X. Bélanger et Napoléon Lachance, se rendront aux États-Unis à cette fin.

## MENDIANTS FIN DE GLOBE

Le mendiant sourd-muet (dans sa joie d'avoir reçu une pièce de 25 centins).—Merci, mon bon monsieur, merci.

Le monsieur (étonné).—Comment ! vous parlez !

Le mendiant.—Oui, monsieur. Ça n'est pas moi, mais un de mes amis qui est sourd-muet à cette place. Je ne fais que le remplacer pour une après-midi.

Le monsieur.—Où est il donc ?

Le mendiant.—Il est allé entendre la musique du Parc Sohmer avant qu'il ne ferme.

## UNE CONSOLATION

Madame Pasfine, dont le mari était malade depuis longtemps, demandait hier au docteur quel était au juste son état.

Le docteur.—J'ai le regret, madame, de vous dire qu'il est très mauvais. Votre pauvre mari se meurt, pouce par pouce.

Madame Pasfine (résignée).—Merci, docteur ; j'aime mieux savoir ça et puis le pauvre homme ayant six pieds et demi, ça prendra encore pas mal de temps avant qu'il ne s'éteigne.

## PAS TANT QUE LUI

L'avocat (auquel le jardinier vient de passer sa petite note).—Mais, Baptiste, vous venez à peine de finir cet ouvrage et vous me donnez déjà votre note ; vous êtes bien pressé ce me semble.

Baptiste (très tranquille).—Pressé ! pas autant que vous, monsieur l'avocat, moi j'attends que le procès soit fini pour donner mon compte.

## CRI DU CŒUR

Le père.—Et vous supposez, monsieur, que vous pouvez entretenir une femme ayant des goûts aussi dispendieux que ma chère fille ?

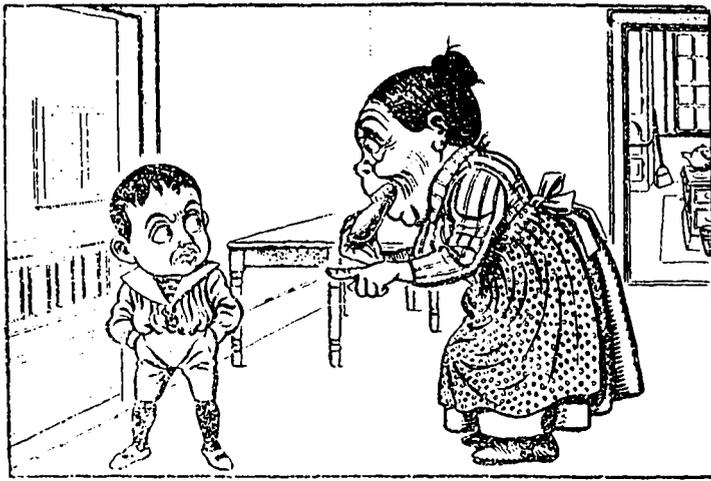
Le prétendant.—Oui, monsieur, je le crois.

Le père.—Et bien, prenez là vite et soyez heureux ; moi je ne le puis plus.

## PAS SURPRENANT

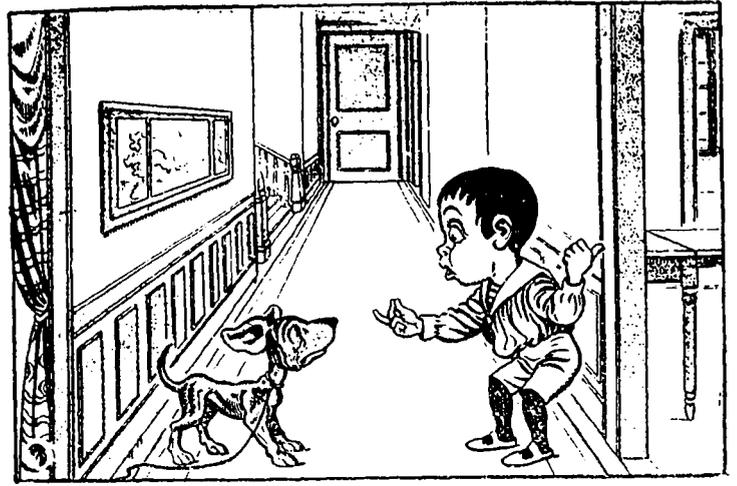
Le médecin.—Il est certain que vous avez, dans votre système, plusieurs sortes de poisons.

Le malade.—Je n'en suis pas surpris, docteur. Quelle était donc la dernière drogue que vous m'avez fait prendre ?



I

Brigitte. — Vous, monsieur Paul, comme vous ne venez jamais ici sans me faire quelque tour, vous allez filer et vivement. Je ne veux voir personne dans ma cuisine.



II

Paul. — Comprends-tu ça, Bidou, qu'elle ne veut voir personne dans sa cuisine ? Eh bien, nous allons y aller, nous, et ça ne sera pas le plus mauvais des tours qu'on lui aura joué.

## GUÉRISON

"Pendant que de froides-haléines  
Glacent votre ciel obscurci,  
Pendant qu'il neige dans vos plaines  
Sur nos coteaux il neige aussi."

Il neige des fleurs d'amandiers.  
(Charles Marie Leffort.)

Tout là bas, dans son pays sombre,  
Plein de brumes tristes et d'ombre,  
La petite miss se mourait...

Oh ! comme elle était fièle et pâle,  
La pauvre miss aux yeux d'opale  
Que le mal cruel dévorait !

Elle se savait condamnée  
A ne pas achever l'année :  
Elle attendait le jour béni.

Et, parfois, à travers son rêve,  
Elle entrevoyait une grève  
Blanche dans l'azur infini

On plus tard, dormirait son âme  
Au bercement doux de la lame  
Chantante sur le sable clair...

Sur ses lèvres à peine roses  
Elle avait, en voyant ces choses,  
Un fugitif sourire amer.

Or, un soir, une fée amie  
Entre ses bras, toute endormie  
La prit et s'en fut dans la nuit.

Alger s'éveille avec l'aurore,  
Lentement l'horizon se dore,  
La mer immobile reluit.

La brume s'enfuit en fumée  
Et l'atmosphère est parfumée  
De mille troublantes odeurs.

Sources, forêts, collines, plaines  
De chants d'oiseaux sont toutes pleines  
Et d'éclats de rire de fleurs.

Tendrement la vago amollie,  
S'étend, se roule, se replie  
Sur la blanche robe d'Alger.

— Comme une chatte qu'on caresse  
Et qui vous conte son ivresse  
Dans un ronronnement léger.

La pâle miss encore repose  
Dans l'herbe que tachent de rose  
Les corolles des cyclamènes.

Soudain ses paupières s'entrouvrent  
Et ses regards charmés découvrent  
Cet Eden : Elle bat des mains :

"Oh ! le joli printemps, dit-elle !  
Oh ! la Patrie aimable et belle !  
Que de Soleil et que d'azur !"

"Comme elle sent bon, cette moussé !  
Comme cette lumière est douce !  
Comme cet air est frais et pur !"

Oh ! la folle brise m'enivre !  
Je renais enfin ! Je vais vivre  
Loin de mes froids brouillards maudits."

"Non ! Hier je suis trépassée :  
Ma dépouille est là-bas, glacée...  
— Comme c'est beau, le Paradis !..."

PAUL MILIANE.

toujours ; des mères, avec un nouveau-né chlorotique ! tous, des professionnels ! Trop bête, à la fin, de se laisser exploiter ainsi !

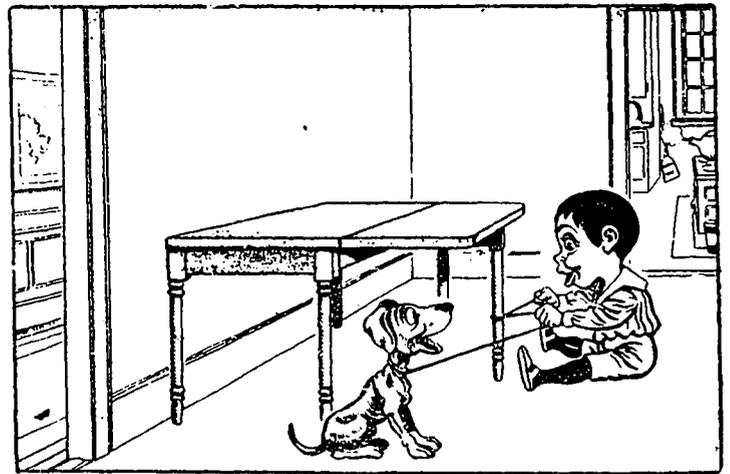
Et nous récriminions donc contre Jacques Landesse, arrêté dans la neige à chercher des sous dans ses poches, et qui n'arriva que cinq minutes après nous tous, les vêtements et les cheveux en frimas.

— C'est un vœu, plaisanta quelqu'un, une pénitence ! S'attendrir à tous les camelots qui débitent la dernière édition des journaux du soir, — d'il y a huit jours !

— Une pénitence... oui... murmura Jacques, dont les paupières s'abaissèrent, rapides, comme devant une lumière blessante... Oui, c'est plus fort que moi... Je ne peux refuser, comme si ces mains prenaient ma main et l'obligeaient à cela, je ne peux pas ne pas voir, je ne peux pas ne pas entendre tous les fantômes, toutes les voix de misères au milieu desquels je passais jadis, assez souvent, indifférent et tranquille comme vous... Il n'en va plus de même depuis cette histoire... Ecoutez :

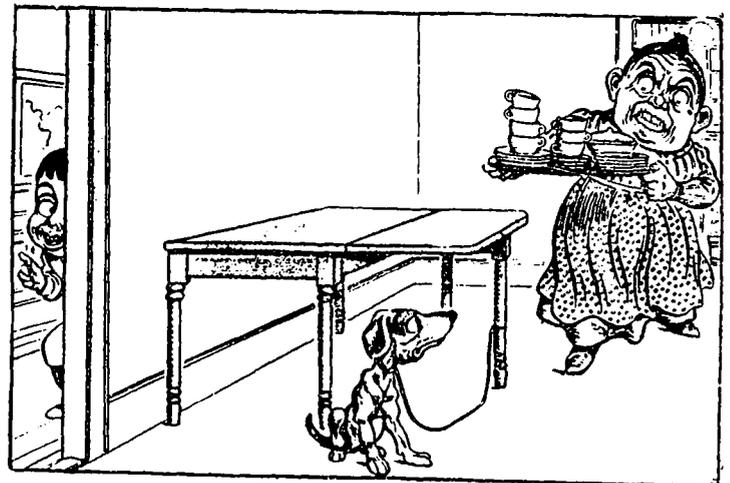
Une nuit de l'autre hiver, je rentrais, par un temps glacé, heureux du trajet à pied de vingt minutes, de la maison amie d'où je sortais jusqu'à

BIDOU vs BRIGITTE — (Suite)



III

Paul. — Tu vois, mon Bidou, je t'attache là, à la table, mais n'ai pas peur, je ne te quitte pas, je vais être à la porte, tout près. Attention !... la voilà...



IV

Brigitte. — Bon, encore ce sale chien qui guette là s'il ne pourra pas me voler quelque chose. Laisse-moi poser ma vaisselle et aller chercher une trique, je te vais travailler les côtes.

## LE REMORDS

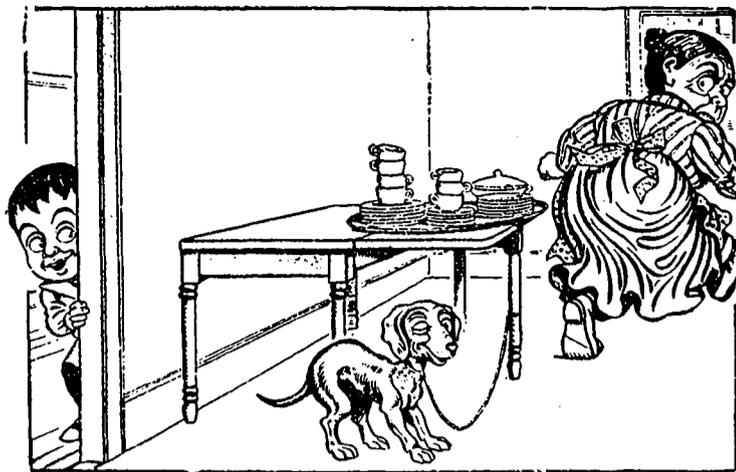
Ah ! viens donc... Si l'on donnait à tous... vraiment !

Malgré nos appels et nos protestations, Jacques Landesse continua de farfouiller dans ses poches, sous la neige qui tourbillonnait, pour donner au mendiant...

Les quatre ou cinq qui, sortant du théâtre avec Jacques, montions soupour dans un restaurant de nuit, nous n'étions pas, plus que lui, des durs et des secs, des yeux clos, des oreilles sourdes au spectacle et à la prière des sans-logis et des sans-le-sou. Mais le gousset se vide et la main se lasse, à force. Toute la soirée, nous avions jeté de la monnaie aux mains tendues. On n'en finirait pas, s'il fallait écouter à tous, non ! Ah ! la misère, innombrable comme une armée toujours en marche, qui émerge de l'ombre ! Spectres blafards, qui rôdent autour des lumières et des fêtes, se hissent aux marchepieds des voitures, s'immobilisent dans l'angle des portes, surgissent à chaque détour de rue, se lamentent, sanglotent, implorant de partout.

On donne ça ou là... en passant, au hasard, quelquefois émus ou de la parole ou du regard qui s'adressent à vous, le plus souvent pour avoir la paix, par habitude, sans discernement, histoire de tenir sa conscience allègre : la charité n'est plus qu'un impôt que l'on acquitte, plus élevé les jours de frac et de cravate blanche, comme un droit à l'octroi des villes. On donne une fois, deux fois, trois fois, et puis, zut ! l'on s'arrête ! C'est l'état d'âme où nous étions ! Voyous dégingandés, femmes hailloncuses, gamines équivoques, n'en fallait plus : des ouvriers sans travail, depuis

BIDOU vs BRIGITTE — (Suite)



V

Brigitte. — Ne bouges pas, mon petit toutou ; je reviens tout de suite t'apporter un bon os à ronger.



VI

Brigitte. — Me voilà, sale bête, et si je ne te lève pas la peau des os, je veux bien ne plus m'appeler Brigitte.

chez moi... Le sol craquait délicieusement sous mes semelles, et j'envoyais au ciel des bouffées parfumées d'un rare cigare... Personne sur l'avenue, qui s'enfonçait à l'horizon, jusqu'aux étoiles, dans une lueur de féerie... J'étais à dix pas de ma porte, lorsque d'un banc, une forme se lève, qui retombe tout de suite, et quelques sons plaintifs sont proférés... Il n'apparaissait que les yeux de la créature qui était là, enveloppée d'un ulster, la tête couverte, par-dessus le chapeau, d'un fichu épais... Mais, oh ! ces yeux, ils me regardaient aigus et droits, brûlant à me faire mal... J'interrogeais... Que faisait-elle là à pareille heure, par une telle température ?... La femme se leva, détourna la tête, et partit quelques pas, jusqu'à un arbre voisin... Ah ! ma foi, tant pis, pensai-je... Je sonnai... Avant de reformer, tout de même, je regardai encore, intrigué...

Elle était toujours à la même place, appuyée à l'arbre... Une fois chez moi, décachetées les lettres arrivées en mon absence, allumé une dernière cigarette, les jambes allongées à la cheminée, cela me traversa l'esprit, cette femme sur le banc, par la gelée de décembre... Quelqu'un qu'elle attendait peut-être... Et j'échafaudais des hypothèses... Curieux, avant de me mettre au lit, j'ouvris la fenêtre... Le froid pénétrait dans la peau comme des aiguilles — et, sur le banc argenté de givre qui étincelait à la lune, la femme était revenue dans la pose de détresse où je l'avais aperçue auparavant... Et, comme tout à l'heure, au bruit de la fenêtre qui grinçait dans le silence, la femme fut debout, s'écarta de quelques pas, après un regard de ses yeux brillants sur mon étage... J'aurais bien voulu savoir... Mais, quoi ! Après tout, je l'avais abordée, si c'était une pauvre en quête d'un logis pour la nuit, elle aurait parlé... J'avais fait ce que je devais... Et je me couchais, et je dormis comme je savais dormir alors, des huit heures de suite, comme une souche, sans remuer, et comme je n'ai plus dormi, d'ailleurs, depuis cette nuit-là.

Au réveil, mon domestique m'apporta les journaux.  
— Ah ! monsieur, c'est qu'il en fait un froid. Figurez vous que le crémier d'en-dessous, en défaisant ses volets, au petit jour, a ramassé une femme morte, sur le banc, devant la maison. Même qu'il y a encore la marque dessus...

En effet, sur la banquette et le dossier, la trace du corps se découpait, tout le reste couvert de givre, comme le sol, les arbres, les toitures...

Je courus à la Morgue. On n'avait point étalé le cadavre encore sur les dalles ; on procédait aux constatations préliminaires, sans guère d'espoir de parvenir jamais à établir l'identité. Les vêtements usés et souillés semblaient des vêtements de voyage, assez élégants ; il n'y avait dans les poches qu'un mouchoir fin, avec une initiale brodée à la main, et un bout de papier chiffonné, sur lequel étaient griffonnées quelques indications de train, de bateau, en anglais... Rien d'autre... Le corps était celui d'une toute jeune femme, bien formé, charmant et délicat... Mais les pieds, meurtris horriblement, se gonflaient en plaies violacées... Quant au visage, déformé par le froid, il n'y restait d'intact, entre les chairs des joues boursofflées — tels qu'ils m'avaient fixé quelques heures plus tôt — que ces deux yeux à présent ternis, mais larges ouverts, hallucinants...

Longtemps je demeurai penché devant l'énigme, le mystère de cette existence, de cette épave d'existence que le flot de la destinée avait roulé ainsi jusqu'à ma porte... Je revins tout le temps qu'elle demeura exposée... Personne ne la reconnut...

Cela fait des mois, et mon sommeil de jadis, mes sommes massifs que n'eût point ébranlés un tremblement de terre, mon sommeil désormais est hanté de cauchemars. Il y a des nuits où je me lève réveillé soudain par quelques sons plaintifs... Machinalement, je cours vers la fenêtre... et de l'autre côté de l'épaisseur des rideaux, des vitres, des volets, j'aperçois, brûlants, dardés sur moi, comme deux flammes inexorables, les regards de l'inconnue ; ou bien, c'est le banc désert, blanc de givre, avec l'ombre d'un corps de femme qui s'y décompose, sous le bec de gaz à lueur jaune de cierge, sous la passenterie grêle des platanes que le vent agite comme des franges funèbres... C'est une obsession contre laquelle je n'arrive point à lutter, un remords violent qui me travaille sans repos...

Ah ! ma belle humeur de bonne digestion, le parfum de mon cigare, la tiédeur de ma chambre, tandis que, dehors, se roidissait dans la mort la

malheureuse que les boutiquiers découvraient quelques heures ensuite... Je me suis raisonné, n'est-ce pas ? Je me suis forgé mille excuses ; je ne me trouve nullement coupable, c'est évident... Mais je ne puis faire que ces yeux de la morte n'aient pris possession de moi, sans possibilité d'exorcisme, jusqu'à présent... Je ne vois plus, dans tous ces misérables qui nous harcèlent, la trogne divrognée de celui-ci, la mâchoire de brute de celui-là, la face de telle ou telle... Dès que je passe sans donner, deux yeux sont là qui m'épiaient, brillants et durs, qui ne s'éteignent que lorsque j'ai jeté mon aumône.

Voilà l'histoire. Ça vous paraîtra peut-être bizarre, idiot, tout ce que vous voudrez. Mais c'est comme ça.

JEAN ADALBERT.

Teinture Buckingham pour la barbe ; teinture Buckingham pour la moustache ; teinture Buckingham pour les sourcils. Donno une belle couleur brune ou noire.

BIDOU vs BRIGITTE (Fin)



VII

Brigitte. — Ah, le bandit ! Toute ma vaisselle ! Que va dire madame qui me reproche de tout casser ! Et c'est ce sale chien !



VIII

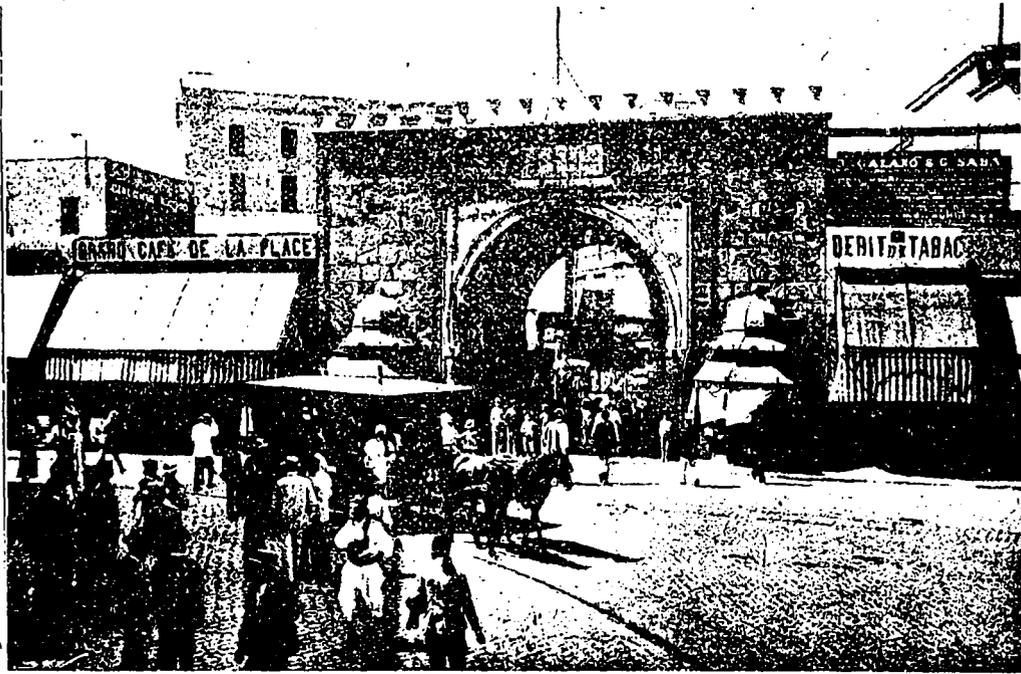
Brigitte (plorant). — Ah... que je suis donc malheureuse.  
Paul (trionphant). — Vions, mon Bidou, j'ai une moitié de tarte à te donner ; tu es le plus intelligent des chiens.

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,**

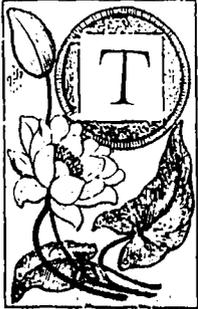
contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA PORTE DE FRANCE, A TUNIS.



TUNIS! Bien que ce nom évoque toute une vision orientale de palmiers, de dromadaires, de vertes oasis au seuil du désert immense, il n'en est pas, parmi les cités du Nord africain, qui puisse, mieux que la capitale de l'ex-régence de Tunis, présenter au voyageur un kaléidoscope plus complet.

Toutes les nationalités s'y pressent et cela avec une activité qui s'appuie sur la base des idées préconçues sur la tranquille indolence des races africaines.

Mores et Turcs, Français, Espagnols, Italiens et Maltais, Grecs et Ethiopiens s'y coudoient dans une chatoyante bigarrure à laquelle les attributs de la civilisation moderne : bicyclistes affairés ou tramways rapides, apportent leur note curieuse dans ce paysage africain, sous cet implacable ciel bleu, au milieu de ces vestiges de l'architecture arabe mêlés aux constructions européennes.

Notre gravure, représentant la Porte de France, à Tunis, donnera à nos lecteurs une suffisante idée de ce pittoresque fouillis où la gandourah arabe et la longue robe tunisienne, coudoient le "complet" de l'Européen et où l'on aperçoit, sur la plate-forme d'un tramway, un personnage dont le burnous blanc détonne passablement sur cet accessoire tout moderne de la civilisation.

Il y a encore, néanmoins, dans la capitale du Protectorat, de curieux quartiers qui font la joie des Anglais, touristes amenés par les agences Cooks et qui, leur guide en main, parcourent rue par rue, l'antique Carthage et son port, visitant les bazars Turcs, la rue Der el Bey, tout ce vieux Tunis si curieux où, dans des rues mystérieuses, des maisons sculptées comme l'Alhambra de Grenade, s'étalent à quelques pas des voies modernes sillonnées de passants et d'équipages; où carillonnent les bicyclettes, où trompent les tramways, où hurlent les sifflets d'alarme des locomotives.

\*\*

Au large, les marsouins courent des bordées dans la "Grande bleue", pointent sur le navire ainsi que des flèches rapides et comme s'ils voulaient l'aborder, puis, arrivés à 10 mètres, virent de bord et disparaissent à l'horizon.

Comme il vente "petite brise" et que, toute toile dessus, le trois mats laboure les lames de son étrave puissante, on ne fait pas beaucoup attention à ces points noirs qui plongent, sautent, marquant leur passage par des plaques d'écume.

Pourtant le capitaine qui fait les cent pas sur le pont, finit par

remarquer la vive convoitise des matelots. Il s'arrête : — Hé! des marsouins! Maître, le harpon, vite!

Tout le monde est en ébullition; le "coq" sort de sa cuisine, abandonnant ses marmites et le mousse laisse en pantenne la vaisselle qu'il lavait. Tous courent au gaillard d'avant. C'est la pêche qui va commencer! Vite un harpon est garni de sa ligne et le maître d'équipage, un rude breton, expert en ce sport, s'affale sous le beaupré, gagne l'arc boutant de la martingale et, les pieds bien assurés sur les galhaubans, la main gauche à l'arc-boutant, brandit de la droite son harpon et attend, anxieux, suivi des yeux par tout l'équipage. Il siffle doucement pour attirer la proie, bien confiante du reste.

Voilà quelques uns des points noirs qui s'approchent, grandissent; deux marsouins, un grand et un petit, se poursuivent et jouant à la surface de l'eau, viennent droit au navire dont le doublage en cuivre, brillant au soleil, semble les fasciner. Ils passent en bondissant à une brasse de l'étrave! Mais le bras du harponneur, comme mû par un ressort, vient de s'abaisser, et un infortuné poisson, traversé de part en part, se débat au bout du filin, teignant l'onde de son sang.

— Ça y est! fait fièrement le matelot, regagnant le gaillard.

Après avoir laissé la bête s'épuiser en tirant sur la ligne, on hâle en douceur puis, une fois le long du bord, on passe un bout en nœud coulant pour lui serrer la queue, on garnit au cabestan et vire, les enfants!

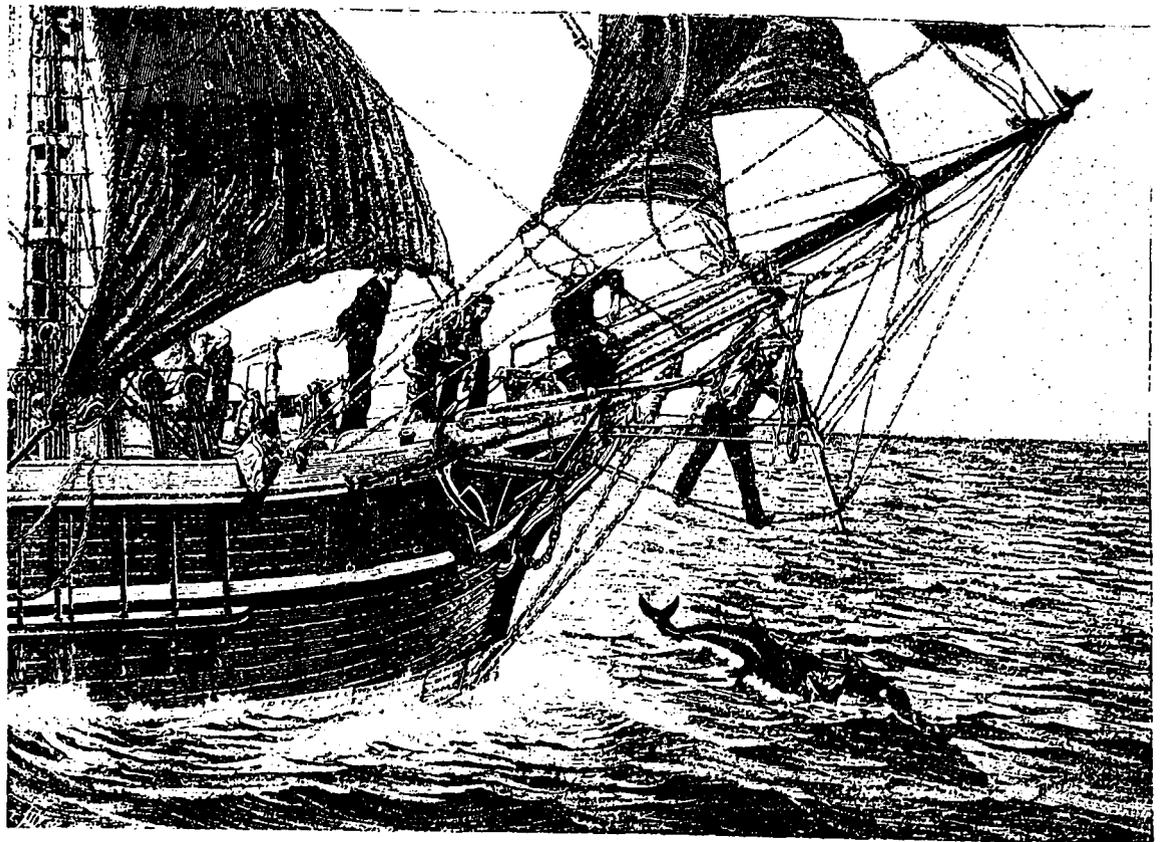
Ce sera à présent l'affaire du "coq" car, sous sa main experte, le malheureux marsouin va se transformer en pâtés savoureux, en mirifiques grillades, suppléments, bien venus du matelot, à l'ordinaire un peu monotone de lard et de fayots, de biscuit et de morue salée.

\*\*

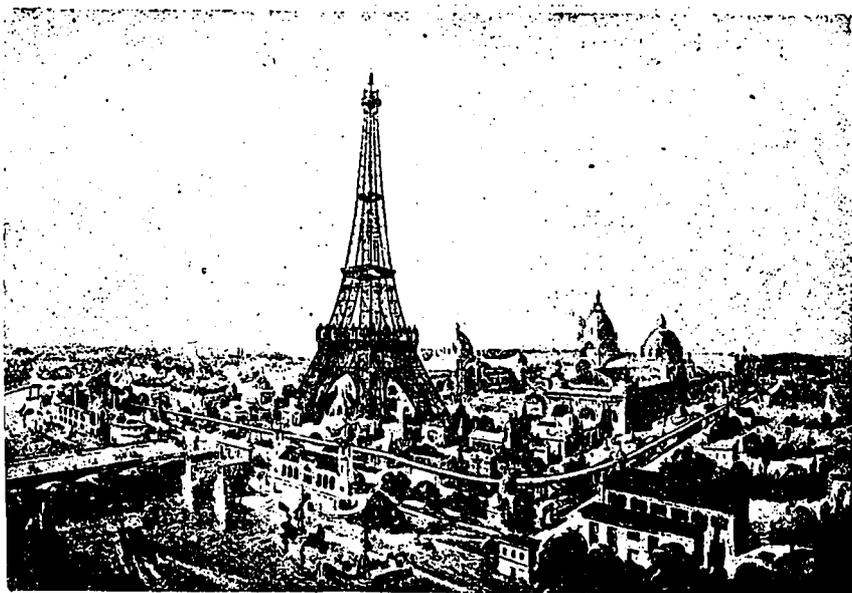
Les travaux de la future Exposition de 1900, à Paris, sont commencés et la commission de classement des "clous", propositions émanant des diverses parties du monde, a terminé son travail.

Beaucoup de projets, mais combien peu de pratiques! Après le "puits allant jusqu'au centre de la terre"; la "lune à un mètre"; les "cinq tours Eiffel superposées"; la "Ville aérienne"; nous avons eu des propositions plus "terre à terre" parmi lesquelles il faut faire une place spéciale aux différents projets de chemin de fer élevés ou non, "trottoirs mouvants", enfin tous les modes de transport rapide rendus indispensables, si l'on veut éviter au public les immenses fatigues d'une promenade à travers les centaines d'arpents de constructions de la future exposition.

Parmi ces projets, celui dit: "moving sidewalk", ayant déjà fait ses preuves aux Expositions de Chicago et de Berlin, a réuni tous les suffrages et paraît devoir être appliqué pour permettre aux visiteurs, en



LA PÊCHE AUX MARSOUINS.



LES TROTTOIRS MOUVANTS EN 1900.

même temps que leur rapide transport d'un point à l'autre du périmètre, d'admirer la vue d'ensemble de cette ville nouvelle, consacrée à l'art et à l'industrie et qui va, comme en un conte de fée, surgir inopinément du sol parisien.

Mais les ingénieurs français Armengand, Blot et Guyenet, ont considérablement amélioré l'invention américaine et, sous leurs doigts habiles, a surgi le projet, véritablement extraordinaire, d'un trottoir mobile à double voie, à 5 ou 6 mètres de hauteur, pouvant transporter 50,000 voyageurs par heure tout autour de l'Exposition.

On sait en quoi consiste les trottoirs mobiles. Une double voie garnie de bancs et de garde-fous, marchant dans le même sens, mais à deux vitesses différentes, la moindre vitesse du côté où les voyageurs accostent la voie.

Supposez un de ces trottoirs allant, sur des rails convenablement disposés, à la vitesse de 1 mille à l'heure ; le passage du sol fixe sur ce sol mouvant est peu difficile et sans aucun danger. Arrivé sur ce trottoir le voyageur peut passer sur un second trottoir aérien animé d'une vitesse de 2 milles à l'heure, sans plus de difficulté, la vitesse de celui sur lequel il est se déduisant de la vitesse du second, un troisième, un quatrième pourraient être ajoutés et le voyageur passer, en une minute, du repos complet à la vertigineuse vitesse de 30 milles à l'heure sans s'en apercevoir.

Ceci est la théorie, mais la pratique est quelque peu plus compliquée, c'est un grand succès pour les ingénieurs précités d'avoir résolu ce problème pour le plus grand profit des visiteurs de l'Exposition en 1900.

\* \*

Le 29 août on inaugurerait, à Urbino, le monument de son plus illustre fils, le célèbre peintre Raphaël.

Sur ce très beau monument dû au statuaire Luigi Belli, de Turin, le peintre se dresse debout, vêtu de ses habits d'atelier, la palette d'une main, le pinceau de l'autre. Dans un mouvement de tête familier aux artistes, il semble, à distance, vouloir se rendre compte de l'effet d'une de ses immortelles compositions.

La statue est de bronze. En bas, également en bronze, deux figures symbolisent le Génie de l'art et la Renaissance. Sur le piédestal du monument, tout en marbre, sont indiqués les principaux travaux du maître. C'est, sur le devant, l'enfant de la *Vierge de l'Osino*, portant sur un cartouche, les mots : *Raphaël Urbino*. Latéralement et sur les degrés ; d'un côté le *pensieroso* de la *Madone Saint Sixte*, appuyé sur une amphore. Comme pendant, les deux *putti* de la *Vierge au Baldaquin*, lisant en un gros livre étalé sous leurs yeux.

Un bas-relief montre Raphaël exécutant, à la cour pontificale, le fameux portrait de Léon X, de la galerie Pitti. Un autre, le maître traçant les plans des Loges du Vatican.

Les pilastres, à chapiteaux corinthiens, flanquant les angles du piédestal, sont un pastiche de ceux des Loges. Des guirlandes de laurier, autour de la corniche, relient des écussons aux armes des villes où s'est écoulée la vie de l'artiste : Urbino, Pérouse, Florence, Sienne et Rome. Des médaillons de bronze, sur les piédoces, reproduisent les traits des maîtres de Raphaël : Le Pérugin, Timotéo Vitti, Bramante, ainsi que ceux de ses principaux élèves : Pierrino del Vaga, Giulio Romano, Francesco Penni, Giovanni d'Udine, Marco-Antonio Raimondi.

Ce superbe monument a une hauteur de 11 mètres ; le soubassement, en granit rose des Alpes, mesure 6 m. 30 sur 8 m. 80 et le piédestal est en marbre blanc de Carrare.

C'est une glorification bien tardive du "divin" Sanzio, mort en 1520 ! Mais l'œuvre de Raphaël est plus durable que l'airain.

L'auteur a mis quatorze années pour exécuter ce monument, œuvre considérable comme on peut le voir, mais victorieusement résolue, car M. Luigi Belli, s'inspirant de la Renaissance elle-même, a su éviter le périlleux écueil de l'incohérence et donner, aux compatriotes de Raphaël, une œuvre de belle ordonnance et d'un ensemble parfait.

LOUIS PERRON.

## CE QU'IL FALLAIT FAIRE

*Belle maman (effarée).*—Oh, mon cher gendre, je viens d'absorber, par erreur, un plein verre de poison. Quo me faut-il faire ?  
*Lui (stoïque).*—Mourir !

## LU SUR LES GAZETTES

On a besoin d'un garçon. S'adresser au Tzar de Russie.

## A LA MER

*L'aubergiste.*—Nous avons bien des chambres qui donnent sur la mer, mais monsieur aimera sans doute mieux celle-ci, parce qu'on voit passer les trains.

## A ORCHARD BEACH

*Elle.*—C'est bien drôle, Edouard, comme la mer a des rides !  
*Lui.*—Dame, c'est qu'elle n'est plus jeune.

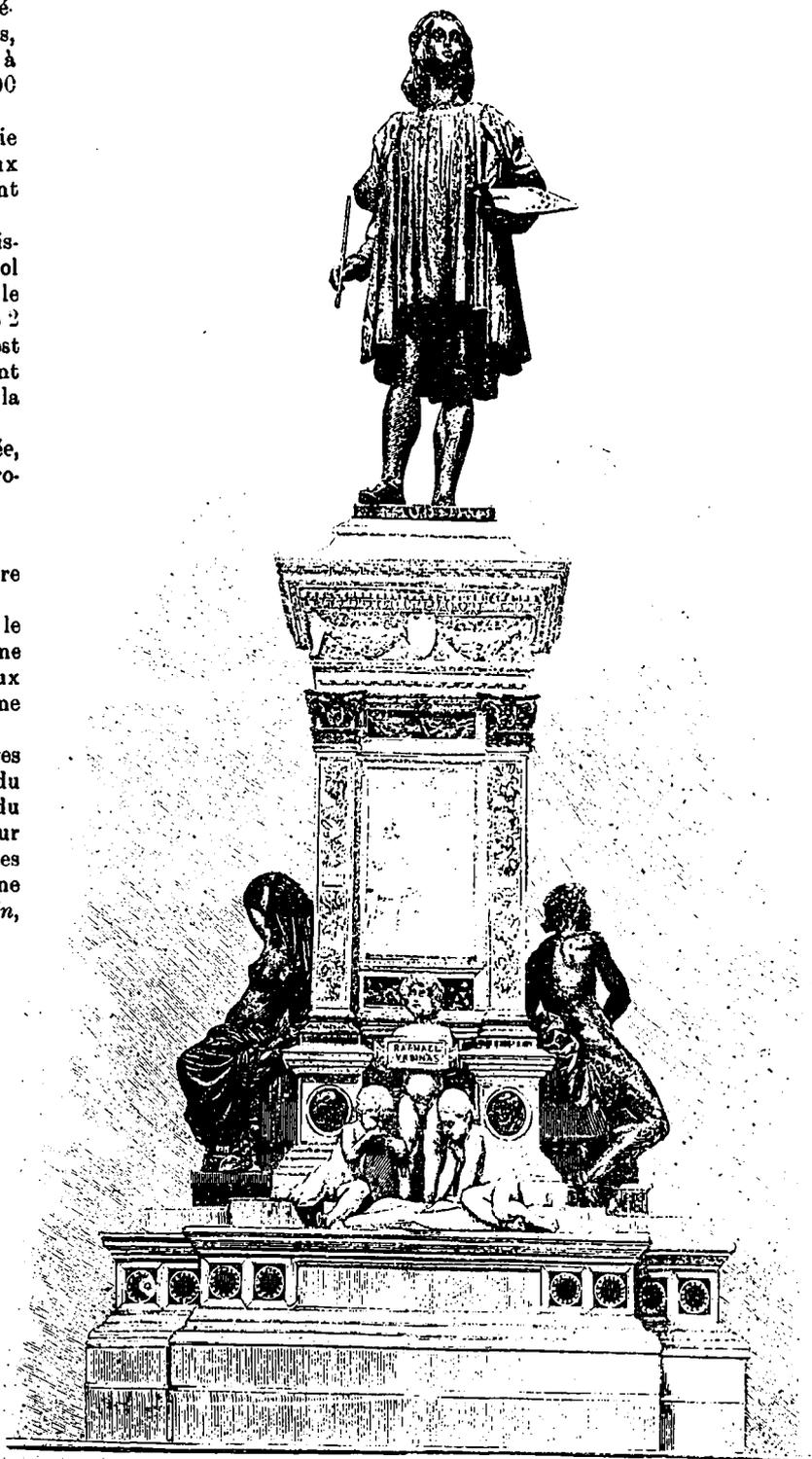
## PAS MALIN

*Maman.*—Regardes-donc, Léon, les jolis yeux qu'a ta nouvelle petite sœur !  
*Léon (5 ans).*—Pardine... c'est pas malin, ils sont tout neufs.

## RÉSERVES A FAIRE

*La maman (qui lit le bulletin de la semaine de son chéri).*  
—Et pourquoi ne m'avais-tu pas dit ça, que tu avais été méchant à l'école et qu'on t'avait puni ?

*Le petit.*—Parce que ça n'est pas bien nécessaire de tout dire aux femmes !



MONUMENT DE RAPHAËL, A URBINO.

## LA NOUVELLE MODE



*Penote.*—Ça un sofa nouveau modèle ! Possible, mais ça prend un acteur de cirque pour se coucher là-dessus. Montrez nous autre chose.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXIX

## LES FUNÉRAILLES DU POÈTE

L'air un rude sentier fleuri de marjolaine  
Le bon poète allait tout là haut, tout là-bas,  
Dormir loin des vivants ; quand ils étaient trop las,  
Les porteurs s'arrêtaient et reprenaient haleine,

Et, pour lui faire honneur, venant qui de la plaine,  
Qui de hameaux perdus que l'on ne voyait pas,  
Vignerons, laboureurs ou fileuses de laine,  
Les bonnes gens qu'aimait le mort hâtaient le pas.

Fermant la marche avec ses brebis et ses chèvres,  
Un vieux berger suivait, le flageolet aux lèvres,  
Doublé d'un grand chien maigre à l'œil intelligent :

Le grillon noir chantait sous le chaume fragile  
Et la cigale d'or sur l'olivier d'argent :  
—Et c'était calme et beau comme un vers de Virgile.

VICOMTE DE BORELLI.

## INSTANTANÉS

XXXIX

LA VOIX DU TORRENT

Accoudé au balcon du chalet, dans le calme silence du village endormi, ma pensée erre à travers les ténèbres.

C'est la nuit ! La belle nuit valaisane, si pure, si parfumée, si vivante même, grâce à ces bruits de la nature qui ne cessent jamais, eux.

Le ciel semble s'être abaissé sur les grands monts et les étoiles veillent, de leur regard de flamme, sur le sommeil paisible des villageois.

Du fond des gorges, monte la voix confuse et triste du torrent, voix d'une douceur infinie.

En bas, dans le gouffre, l'écume rejaille de roc en roc, les vagues bondissent et hurlent, formidable basse sur la douloureuse chanson des clapotis festonnant le long des rives rocailleuses.

Ce sont comme les murmures s'élevant des profondeurs de la forêt : voix des sapins, vagues gémissements aux indéfinissables harmonies, suprêmes possessions de la douleur, résignation absolue, écoutée sans pitié et qui doit être, pourtant, dans la forêt, la plainte de la feuille comme, dans le torrent, colle de la pauvre gouttelette d'eau ?

Mais qu'importe à l'égoïsme humain, à travers l'implacable perturbation des masses, la fatalité qui poursuit ces inappréciables unités ?

Qui sait même s'il ne se complait pas, — cruellement, — dans la sauvage beauté de ces mélancolies ?

Mais le torrent, comme la forêt, a parfois, tout à coup, comme des plaintes plus désespérées, plus aiguës qui, dominant tout, viennent remuer au fond de l'âme des tristesses jusque là confuses.

On se prend alors à crier sa souffrance qui, elle aussi, feuille ou gouttelette, se confond et meurt dans la sourde plainte, toujours unie, toujours égale, s'élevant des générations en marche.

Et nul n'entend non plus l'appel du malheur solitaire. C'est l'humanité qui passe ! Elle gémit, pourtant, vaincue par la douleur, — mais avec quelle monotone soumission, — aux inéluctables fatalités.

Oh ! la triste voix du torrent qui, dans la calme nuit, par les soirs étoilés, parle, chante et gémit !

SILVIO.

## TOUT POUR SON PÈRE

Un petit garçon de trois ans qui était enrhumé et pour lequel sa maman préparait une médecine, lui demanda si c'était bien bon à prendre.

— Mais c'est très bon, mon mignon ; tiens, goûtes-en un peu.

— Oh, que c'est bon, maman ! Tu sais, on va tout garder pour papa.

## SEULE RESSOURCE

*Le malade.*— Je suis venu vous trouver, docteur, pour avoir votre avis. Je souffre terriblement de l'insomnie et rien n'y fait. Voilà dix nuits que je n'ai pas fermé l'œil une minute. Que faut-il faire ?

*Le médecin.*— Il vous faut chercher un emploi de gardien de nuit.

## TRAITÉ DE L'ÉDUCATION

*Baliveau.*— Oh, chez nous, ma femme a seule le soin d'élever son garçon et elle est très sévère pour lui ; ainsi, s'il a fait la moindre faute, il va se coucher à six heures au moment du souper,

*Billentoc.*— Mais... n'est-ce pas un peu sévère, par fois ?

*Baliveau.*— Non, elle lui porte à souper au lit.

## LA FRANCHISE, IL N'Y A QUE ÇA

Le petit Edouard, arrivant à la maison le soir, avec une mine piteuse, tout débraillé et tout en sueur, sa maman lui dit : — Comment cela se fait-il, Edouard, que tu aies le cou tout brûlé par le soleil ? D'où viens-tu donc ?

*Edouard.*— C'est parce que j'ai cueilli des fraises dans le bois.

*La maman.*— Des fraises ? Mais tes cheveux sont tout mouillés !

*Edouard.*— C'est par la transpiration.

*La maman.*— Et ton gilet qui est à l'envers ?

*Edouard.*— Je l'ai mis exprès comme cela.

*La maman.*— Mais ce n'est pas ton pantalon que tu as là ?

*Edouard.*— Ecoute, maman, voici : Je n'aime pas à dire de mensonges. Je vais te dire tout de suite que c'est le pantalon de Louis. Je suis allé me baigner avec lui au lieu d'aller à l'école.

## FACILE

*Bouleau.*— Moi, je suis d'opinion qu'une fille, quand elle désire se marier, devrait toujours faire choisir son mari par une autre personne qu'elle.

*Rouleau.*— En voilà une idée ! Et pour quelle raison ?

*Bouleau.*— Pour n'avoir pas à se blâmer si elle faisait un mauvais choix.

## CE QU'IL NE POUVAIT VOIR

*Rouleau.*— Il y a une chose que je ne puis pas voir chez une femme.

*Bouleau.*— Quoi donc ?

*Rouleau.*— Un grand chapeau, au théâtre.

## SUR LA PISTE



*Louis.*— Et maintenant, grand-père, dis moi, mais là, bien vrai. Est-ce que papa était réellement un bon garçon, bien sage, quand il était petit ?

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

### Au Bord du Crime

#### VI

(Suite)

Tous les soirs, on la voyait arriver à la fabrique. Et tous les soirs, hélas ! elle recevait la même réponse de Mabillot : On ne savait rien ; nulle part on n'avait retrouvé les traces de Bertine et de Charlot.

Alors elle se désespéra. Elle ne dormait plus. Elle passait les nuits à pleurer. Sur le point d'être heureuse, retomber ainsi dans l'abîme noir de ses angoisses et de sa solitude !...

A qui s'adresser, dans un pareil malheur ?

Elle se heurtait partout à des impossibilités. C'était le néant qui s'ouvrait devant elle.

Elle écrivit à Paris, à l'Assistance publique, se rendit à la préfecture de Lille, s'adressa à la police.

Mais tout ce monde restait inactif, ou bien les recherches étaient infructueuses.

Alors elle prit le grand parti de retrouver elle-même sa fille. Oui, elle y userait ses derniers sous ! Et quand elle n'aurait plus d'argent, elle mendierait le long des chemins !

Elle interrogerait tout le monde.

Elle irait jusque vers la frontière même, croyant que l'enfant avait déposé les recherches en passant en Belgique.

Oui, elle partirait. Et elle mourrait à la peine, s'il le fallait.

Et tout de suite, sans plus tarder, elle mit son projet à exécution.

#### VII

Où diriger ses recherches ? Quel plan adopter ? Était-il même possible d'agir par raisonnement et d'adopter un plan ? Non. Il fallait qu'elle allât au hasard, car c'était le hasard seul qui pouvait conduire sur les traces de Bertine.

A pied, au milieu des fatigues sans nombre, par l'âpre froid de ce cruel hiver, elle parcourut les villages voisins de Saint-Remy : Damousies, Ferrière-la-Grande, Ferrière-la-Petite, Beauport, jusqu'à Wattignies. Et elle ne se contentait pas de visiter les villages, d'interroger les habitants, d'entrer dans les auberges, aux carrefours des chemins, mais elle visitait aussi les usines, interrogeant partout, donnant le signalement de Bertine et de Charlot tel qu'on le lui avait indiqué à elle-même, à la fabrique Laverjol.

Elle se disait que les enfants n'avaient pu rester bien longtemps sans ressources et qu'ils avaient dû chercher de l'ouvrage.

Après avoir parcouru toute la contrée jusqu'à Maubeuge, elle revint à Saint-Remy, avec le suprême espoir qu'au village, à la fabrique, on lui apprendrait une bonne nouvelle.

Mais on avait déjà oublié son histoire.

Restait la Belgique.

—Oui, se dit-elle, je suis sûre qu'ils sont passés là, pour être plus tranquilles... Il ne faut pas perdre de temps.

La frontière n'était pas loin.

Ce furent des étapes fiévreuses de la pauvre femme dans tous les villages et hameaux flamands, de Beaumont jusqu'à Chimay ; elle n'oublia pas un coin, pas une ferme, se disant que c'était justement là où elle négligerait d'aller que les enfants peut-être auraient cherché un abri. Erquelines, Thiremont, les Hautes-Wihéries, jusqu'à Thuin, jusqu'à Binche, jusqu'à Mons, elle parcourut tout le pays noir, industriel dans son affolement de pauvre femme en détresse.

Des enfants, on en voyait partout. La plupart avaient leurs parents. S'ils s'en trouvaient d'orphelins, on avait connu le père et la mère ; les doutes ne pouvaient donc venir.

Quant à des enfants vagabonds, venant de France et s'étant embauchés pour faire n'importe qu'elle besogne, on n'en connaissait pas.

Elle revenait, désolée, lorsque près de Chimay on lui donna un renseignement qui fit bondir son cœur.

Elle avait demandé l'hospitalité dans une ferme isolée, perdue au milieu de la campagne, non loin de la frontière.

Elle y passa quelques heures endormie, harassée, ne songeant même pas qu'elle mourait de faim.

Elle avait tant marché depuis quelques jours que ses pieds en étaient meurtris ; la neige constante avait brûlé ses chaussures.

—Madame, dit-elle à la fermière, qui tenait en même temps une auberge, comme cela est commun sur les routes de Belgique, donnez-moi, je vous prie, de quoi manger.

La fermière était une grosse femme blonde, à l'air placide et très doux, un peu lent et calculant tous ses mouvements.

—Vous venez de loin, ma pauvre femme ?

—Mon Dieu, non, mais il y a si longtemps que je marche !

—Comment cela ?

Elle raconta son histoire. Chaque fois, elle donnait ainsi tous les renseignements qu'elle pouvait.

La fermière l'écoutait, très émue, malgré son indolence.

Tout à coup, elle interrompit Liette.

—Un petit garçon et une petite fille ? demanda-t-elle.

—Oui. Mon Dieu, sauriez-vous quelques chose ?

—Dame je l'ignore. Ne vous faites pas trop d'illusions. Quel âge ont-ils à peu près, ces enfants ?

—La jeune fille a quinze ans environ et le petit garçon dix-huit ou dix-neuf ans, mais il n'est pas très grand et ne paraît pas plus âgé que ma fille.

—C'est cela, murmura la fermière.

—Vous les connaissez ? Vous les avez vus ?

—Doucement, Doucement, vous dis-je.

—Parlez, oh ! madame, parlez ; ne comprenez-vous pas mon impatience ?

Mais la Flamande restait très calme.

—Je ne dis pas que ce sont les enfants que vous cherchez, ma pauvre femme, mais enfin je crois avoir vu ici même un garçon et une fille qui ressemblent à ceux dont vous me faites les portraits.

Liette était si émue qu'elle avait peine à se tenir debout.

Elle ne pensait plus qu'elle tombait de fatigue et de faim.

L'espoir la faisait renaître. Elle était prête à repartir, à courir de nouveau, par cette neige et ce froid, dans les bois, dans les campagnes, dans toute la désolation de cet hiver.

—Vous les avez vus, ici... Mon Dieu ! est-ce possible !... Et il y a longtemps ?... Oh ! vite, vite, parlez !

—Je les ai vus à plusieurs reprises et la dernière fois aujourd'hui même...

Une joie divine transfigurait Liette.

—Où sont-ils ?

—J'ai peur vraiment de vous donner un faux espoir...

—Non, non, vous ne vous trompez pas, mon cœur me le dit.

—Voici la chose : un contrebandier français, qui habite dans la forêt de Trélon, vient régulièrement à la ferme chercher des marchandises qu'il emporte en ballots. Jadis, il était seul, avec un chien, que l'on nomme Papillon. Mais voilà plusieurs fois que je le vois arriver avec deux enfants de l'âge de ceux que vous cherchez. Je lui ai demandé où il s'était procuré ces petits, dont la gentille figure m'intéressait.

—Et il vous a répondu ?

—Deux recrues m'a-t-il dit. Il n'a pas donné d'autres explications.

—Ensuite ?

—C'est tout ce que je peux vous dire.

—Comment s'appelle cet homme ?

—Jennekin.

—Et le nom du village qu'il habite ?

—Je vous l'ai dit : dans la forêt de Trélon ; sa maison est tout à fait isolée, ce qui est bien commode pour la contrebande, mais elle dépend du village de Solre. Ce n'est pas très loin d'ici.

—Et vous avez vu ces enfants aujourd'hui ?

—Oui. Ils étaient encore à la ferme, couchés dans la grange avec Papillon, quand vous êtes arrivée !

Elle tressaillit. Si c'était Bertine !

—Et où puis-je les trouver ?

—A Solre, sans doute, où ils arriveront dans la nuit.

A Solre où elle arriva dans le courant de la nuit, Liette se rendit dans une forge qui flamboyait au milieu des ténèbres et s'informa, auprès d'un ouvrier, de la demeure de Jennekin.

On la lui indiqua.

Elle y courut tout de suite, pénétra dans le jardin et vint frapper aux vitres derrière lesquelles, malgré l'heure, il y avait de la lumière.

La mère Jennekin tricotait auprès du feu, en attendant son fils parti en expédition.

Elle vint ouvrir la porte, avec prudence.

Mais, à la vue de Liette, elle parut inquiète.

—Tiens ! que me voulez-vous ?

—Asile, madame.

—A pareille heure ?... Adressez-vous au village...

—Je vous dirai pourquoi... Vous êtes mère, madame, c'est une mère qui vous supplie...

Fifine Jennekin adorait son fils.

—Entrez, dit-elle.

Elle referma la porte, se rassit auprès du feu et reprit son tricot.

Il y eut un moment de silence. La vieille regardait Liette. Elle ne paraisait pas la craindre, du reste. Elle était plutôt intéressée par cette figure souffreteuse.

—Expliquez-vous, madame... dit-elle. Je suis mère, en effet, je n'ai pas très bien compris l'allusion que vous avez faite tout à l'heure.

—Madame, je viens de Chimay où l'on m'a dit que votre fils occupait depuis quelque temps un jeune garçon et une jeune fille à peu près du même âge. Est-ce vrai ?

—Deux enfants qui vagabondaient et que nous avons recueillis. C'est vrai. Oh ! nous ne les brutalisons pas. Ils sont bien couchés, bien nourris, bien soignés. Seulement le travail est dur. Est-ce que vous savez d'où ils viennent, vous, ces enfants-là ?

—Pouvez-vous me préciser la date où vous les avez recueillis ?

—Il y a six semaines environ.

—Six semaines, c'est cela, murmura Liette frémissante d'espoir. Il y a six semaines que Bertine s'est enfuie.

Et comme elle sentait sur elle le regard interrogateur de Fifine :

—La fillette est ma fille et je ne l'ai jamais connue...

La vieille eut un regard de pitié :

—Je comprends, dit-elle, je comprends. Attendez. Vous la reverrez bientôt. Dans quelques minutes, sans doute.

Elle consulta l'horloge qui battait son tic tac sonore dans un coin de la pièce.

—Même, mon fils devrait être ici. Approchez-vous du feu.

Liette se réchauffa, sans rien dire.

—Voulez-vous vous coucher ? demanda la vieille.

—Non, oh ! non, je ne dormirais pas.

Les heures s'écoulaient lentement. Bien souvent la paysanne consulta l'horloge. Elle paraissait inquiète.

—Il devrait être de retour.

Et tout à coup elle se rappela que Jennekin, quelques jours auparavant, lui avait dit qu'il ferait connaître aux enfants les sentiers de la forêt d'Anor, qui aboutit à la forêt de Trélon. Alors, cela la tranquillisa un peu.

Pourtant, elle calculait. Tous les sentiers de la frontière, elle les avait parcourus bien des fois. Et même si Jennekin avait pris par Anor, il devrait être rentré. Sans doute, il avait rencontré des obstacles, des embûches tendues par des douaniers. Il avait fallu fuir, faire de longs détours, peut-être regagner la frontière.

Elle était fière de son fils. Elle savait qu'il dépitait aisément les douaniers. La pensée ne lui venait même pas qu'il avait pu se faire prendre.

Vers quatre heures du matin, elle sortit, se tint sur le seuil.

Et elle écouta, dans le lourd silence de la campagne couverte de neige, si elle n'entendait pas quelque bruit de course, assourdi.

Et Papillon qui était toujours revenu des heures avant son maître, Papillon lui-même ne rentrait pas.

Cela la tranquillisa, après réflexion.

Car s'il était arrivé un accident à la petite troupe de fraudeurs, l'accident n'eût pas empêché le chien de passer.

Et si l'accident avait eu une victime : Papillon, cela n'eût pas retardé Jennekin et les enfants.

Ce retard était donc naturel.

Elle allait rentrer, car il faisait très froid.

Elle s'arrêta tout à coup et revint dans le jardin.

Il lui avait semblé entendre des voix dans la forêt.

—Oui, oui, des hommes, murmura-t-elle.

Et elle attendit. Et Liette elle-même était sortie.

En effet, des hommes surgirent tout à coup de la forêt, près de là. On les voyait distinctement, sur la blancheur de la neige. Ils étaient quatre, tout noirs, et portaient, en marchant au pas, quelque chose que les deux femmes ne distinguaient pas bien.

—Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? murmura Fifine inquiète.

Et, comme ils se rapprochent, elle voit mieux.

Ce qu'ils portent, c'est le cadavre d'un homme.

Et ces gens, qui paraissaient noirs, sont des douaniers enveloppés dans leurs manteaux.

Fifine se tait, le cœur serré par une angoisse mortelle. C'est que ce groupe vient de sortir de la forêt. Et il ne prend pas le chemin de Solre, non, il se dirige vers la maison de Jennekin.

Ils poussent la porte à claire-voie du jardin.

Ils entrent.

—Mais qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? dit la vieille.

Ils s'arrêtent devant la maison et déposent le fardeau lugubre, recouvert d'un manteau.

D'une main tremblante, elle soulève le manteau.

Et la tête livide de Jennekin, tout ensanglantée, apparaît.

Elle recule, foudroyée, jusque dans la maison, tombe dans les bras de Liette qui la retient.

Et elle dit seulement d'une voix rauque :

—Ils m'ont tué mon fils !

Les douaniers rentrent le cadavre. La vieille est évanouie. Et c'est Liette qui les interroge.

Un douanier lui raconte le drame de la forêt.

—Monsieur, lui dit-elle, Jennekin n'était-il pas accompagné ? Et qu'avez-vous fait des enfants qu'il ramenait avec lui de Belgique ?

—Nous avons vu leurs traces dans la neige et nous avons même rencontré les ballots de tabac qu'ils ont jetés pour être plus lestes à courir. Quant à eux...

—Nous n'avons pu mettre la main dessus. Et s'ils ne connaissent pas les sentiers de cette forêt, ils ont grande chance d'y mourir de froid cette nuit...

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Et tout à coup elle se rappelle qu'on lui a parlé d'un chien.

—Mais ces enfants étaient accompagnés...

—Non.

—Si... on me l'a dit... un chien... très intelligent...

—Ah ! oui, Papillon, fit un douanier avec sourire. Eh ! bien, il a son compte, celui-là aussi, comme Ronflaud.

—Mort ?

—Probablement. Une balle du brigadier Pimperlot.

La vieille reprenait connaissance. Elle se souleva, vint se traîner à genoux auprès du cadavre et redit :

—Ils me l'ont tué !

Elle ne dit que cela. Elle n'a pas un cri de haine ou de vengeance. La terrible douleur l'accable. Et pleurant elle se met à réciter des prières en son patois flamand, pendant que les douaniers referment la porte et s'éloignent et que Liette rêve à Bertine, perdue peut-être dans cette forêt couverte de neige.

Elle s'agenouille aussi devant ce mort, récite une courte prière.

Il a été bon pour sa fille. Elle l'aurait tant remercié, s'il avait vécu.

Puis elle sort sans bruit.

Elle ne veut pas perdre une minute. Bertine ne reviendra pas chez Jennekin sûrement, après le drame de cette nuit qui a dû l'épouvanter.

Et les deux abandonnés se laisseront mourir de froid peut-être.

Elle les recherchera, elle, sans connaître les sentiers. Elle parcourra cette forêt ; elle donnera, à toutes les maisons qu'elle rencontrera, leur signalement.

Et en courant comme une folle, elle quitte la maison où prie et pleure la vieille paysanne et s'enfonce sous les grands arbres qui semblent l'engloutir.

Elle ne savait pas les chemins. C'était donc inutile de choisir.

Elle prit le premier sentier qui s'offrit à elle.

Bientôt d'autres sentiers s'entre-croisèrent. Elle les prenait aussi, au hasard. Elle arriva à une grand-route qu'elle suivit pendant quelque temps, puis qu'elle abandonna pour une allée assez large, au bout de laquelle des broussailles l'obligèrent à revenir sur ses pas.

De temps en temps, en sa course folle, elle s'arrêtait pour crier :

—Bertine ! Bertine !

Elle voulait ainsi rassurer l'enfant, lui faire comprendre que les douaniers ne la poursuivaient plus et qu'elle trouverait une protection.

Mais sa voix brisée n'allait pas loin. Ces grands arbres qui paraissaient morts et que recouvraient ce linceul lugubre de neige, étaient pareils à des fantômes s'opposant à tous les efforts maternels.

La neige étouffait la voix. Celle-ci n'avait aucune sonorité.

Pourtant Liette ne se décourageait pas. Quelque chose lui disait qu'elle jouait sa dernière chance et que, si elle ne retrouvait pas Bertine cette nuit-là, elle ne la retrouverait jamais.

Et elle criait dans la profondeur du bois sourd.

—Bertine ! Bertine !

Il arriva qu'elle crut entendre, à un certain moment, qu'on lui répondait.

Elle s'arrête, palpitante d'émotion.

Elle écoute, retient sa respiration, ses tempes battent, sous la poussée de fatigue énorme de cette nuit de recherches, succédant à une journée de recherches aussi.

Oui, un cri dans le lointain !...

Elle ne s'est pas trompée. Mais c'est un cri étrange, comme un hurlement... Ce n'est pas un être humain qui crie, à moins qu'il ne soit en danger de mort...

Elle écoute plus attentivement. Elle n'ose plus marcher même dans cette neige qui assourdit pourtant ses pas. De longues minutes se passent encore. Et comme elle n'entend plus rien, il lui vient à l'idée de crier de nouveau :

—Bertine ! Bertine ! !

Et comme répondant à ce cri, le hurlement répond de plus belle.

—C'est un chien ! C'est Papillon, Papillon blessé, Papillon qui sans doute accompagne les enfants !

Elle reprend sa course dans les broussailles, se dirigeant vers le cri.

Et voilà qu'elle entend ce hurlement derrière elle.

Elle s'est donc trompée de chemin ? on bien le chien a couru à

son cri ? Il paraît être maintenant à l'endroit même où elle se trouvait tout à l'heure.

Elle revient sur ses pas. Et cette fois, pour guider, elle appelle à intervalles égaux, d'un ton strident :

— Bertine !

Le hurlement répond. Mais il semble s'éloigner maintenant. Alors Liette est prise de folie. Elle s'en va par toutes les sentes rencontrées. Elle court, trébuche, tombe, se traîne aux travers des ronciers, des halliers, des futaiés. Elle a les mains et les pieds ensanglantés. Elle n'y prête pas attention. Elle veut sa fille. Et ce hurlement de pauvre bête perdue et blessée la poursuit partout changeant de place, se jouant d'elle, la fatiguant horriblement.

Enfin, elle n'en peut plus.

Elle est là, sur la neige, exténuée, râlant encore :

— Bertine ! ma Bertine !

Elle ferme les yeux. Elle se laisse aller à la fatigue qui enfin a raison de son pauvre corps. Elle ne bouge plus, résignée à la mort.

Elle prie Dieu, seulement, pour sa fille aussi perdue.

Et peu à peu, la neige, qui s'est remise à tomber par flocons serrés, s'élève par degrés successifs, autour de la pauvre femme immobile. Et le visage seul est à découvert, les yeux fermés.

Et elle se dit que c'est très doux de mourir ainsi.

Et elle se rappelait la tentative qu'elle avait faite, jadis, rue de la Parcheminerie, pour mourir avec sa fille, une tentative qui n'avait pas réussi parce que Charlot et Criquet étaient intervenus.

Charlot et Criquet !

Pour la première fois depuis son retour à la maison sa mémoire ressuscitait ces deux noms d'enfants, Charlot avec son air éveillé, et Criquet, si maltraité par l'horrible mégère.

Pourquoi tous ces souvenirs, alors qu'elle est près de la mort ?

Peu à peu son esprit perd de sa lucidité.

Pourtant, elle percevait tout près, dans les broussailles noires, des voix douces qui semblent s'élever de terre, sortir du sein même de la neige.

Et on dirait que l'une de ces voix est celle d'une jeune fille, et l'autre, presque aussi douce, celle d'un garçon.

Que disent-elles ces voix ? La fillette raconte — c'est sans doute un ange qui parle — qu'elle voit autour d'elle des choses toutes blanches et elle parle de la première communion, où elle était en blanc, avait ses compagnes également toutes blanches et comme couvertes de neige.

Et quand elle s'adresse à l'enfant qui dans la neige est auprès d'elle, Liette croit entendre qu'elle l'appelle Charlot.

Et le garçon répond, dans la même langue poétique, toutes les choses de sa vie ; les meilleurs souvenirs lui paraissent pareils à de la neige, et il se voit dans le pays où tout jeune il a été conduit, au milieu des prairies blanches de marguerites, plantées de pommiers saupoudrés de neige.

Voilà ce qu'elle croit rêver, Liette, — rêve éveillé, — car elle entend bien vraiment les paroles qu'on profère auprès d'elle.

Le hasard l'a conduite non loin de l'endroit où Charlot et Bertine se sont affaiblis, n'en pouvant plus, eux aussi, et voulant mourir.

Elle a suivi, au hasard, sans se douter qu'elle touchait presque son bonheur, les hurlements de Papillon en quête de son maître d'abord et qui, l'ayant perdu, a retrouvé la trace des enfants.

Mais elle n'a plus sa raison. La neige monte encore sur elle, comme elle monte, là-bas, jusqu'aux lèvres de Charlot et de Bertine.

Alors, elle entend des pas dans les broussailles ; elle voit devant elle passer deux ombres, et les hurlements de Papillon recommencent ; et les deux ombres s'arrêtent, s'approchent, se baissent se consultent, creusent la neige.

Et hors de la neige deux corps apparaissent : les corps de Charlot et de Bertine...

Les hurlements de Papillon ont cessé. Des voix étrangères s'élèvent. Des exclamations s'entrecroisent. Puis tout se tait. Tout s'éloigne. Le silence règne dans la forêt. La neige tombe incessante.

Mais l'émotion a été si violente chez la pauvre femme qu'elle se réveille à demi de sa torpeur.

— Charlot ! Bertine !

Ces deux noms sonnent encore à son oreille.

Elle regarde, éfarée, autour d'elle.

C'est de là-bas que partaient les voix, derrière ces broussailles.

Elle s'y traîne. Elle a peur de la mort, maintenant. Elle se soulève, s'appuie contre un tronc d'arbre et regarde.

Certainement tout ce qu'elle a entendu, elle ne l'a pas entendu dans un rêve.

Voici des traces de pas, voici la place de deux corps qui étaient enfouis dans la neige, voici les empreintes d'un chien, marquées profondément, avec quelques gouttelettes de sang éparses çà et là sur la blancheur du sol.

Elle n'a donc pas rêvé ?

La raison lui revient, soudainement, et en même temps la force, l'énergie.

Et elle crie dans les ténèbres : Bertine ! Bertine !

Elle essaie de suivre ces pas qui s'éloignent sous les arbres. Sa fille est là, devant elle, qui fuit, la pauvrete. Et elle pleure, elle sanglote. Elle crie, toujours, comme la mère antique : " Ma fille ! "

Et rien ne lui répond.

Et le matin, elle se retrouve hors de la forêt, non loin de la maison où la vieille flamande toujours à genoux auprès de son fils prie, dans son patois, d'interminables prières.

Chez la mère Jennekin, les enfants n'ont pas reparu.

Et dans le village de Solre, c'est à peine si on connaissait l'existence des petits. Les Jennekin, à cause du métier du fils, vivaient très retirés, ne voyaient pas grand monde. Deux ou trois paysans, qui travaillaient en forêt, avaient aperçu Bertine et Charlot une ou deux fois. Et c'était tout. On ne put rien lui dire de plus.

Ainsi, après avoir été si près de sa fille, Liette en était de nouveau séparée. Et pour combien de temps ? Où avait-elle fui ?

Et elle pleurait, la pauvre femme, au souvenir du rêve étrange qu'elle avait fait quand la chaude et mortelle caresse de la neige l'enveloppait déjà.

Elle avait entendu la douce voix de sa fille !... Son cœur en était remué profondément...

Elle ne s'attarda pas longtemps à Solre. Elle y resta juste le temps de se reposer un peu de sa fatigue.

Puis elle repartit, à peine remise.

Elle avait réfléchi que les enfants, craignant les poursuites des douaniers, auraient peut-être cherché un refuge en Belgique et elle recommença le trajet qu'elle avait fait l'avant-veille.

Mais dans la campagne, en avant de Chimay, la fermière flamande, interrogée, ne sut rien lui dire.

Elle ne savait rien du drame qui s'était passé.

Elle ignorait la mort de Jennekin et ce qu'étaient devenus les enfants.

Bertine et Charlot étaient donc restés en France.

Elle repassa la frontière au bout de deux ou trois jours de recherches infructueuses, et la voilà partie au hasard, questionnant les passants, entrant dans les auberges.

Et dans l'une d'elles, au carrefour de trois routes, à sa question, l'aubergiste a répondu :

— Deux enfants, un garçon et une fillette de quinze ans, dites-vous, ma bonne femme ?

— Oui, monsieur. Les avez-vous vus ?

— J'ai vu des enfants, des jeunes gens plutôt. Ils ont même logé chez moi et ils m'ont payé recta, mais ils n'étaient pas deux... ils étaient quatre... trois garçons et une bien jolie fillette, de l'âge que vous dites, à peu près.

— Non, dit-elle, ce ne peut être cela...

Mais tout à coup, elle se ravise... Pourquoi ne serait-ce pas Charlot, Bertine ?... Et son rêve, le rêve de la forêt ? Ces deux ombres qu'ont attirées auprès des ensevelis, les hurlements de Papillon. Les jeunes gens n'ont pas dû quitter ceux qui les ont sauvés.

Et même, elle y pense aussi, ce pauvre chien de contrebandier, sans doute, les accompagne ?

Et Liette demande en tremblant :

— N'avez-vous pas remarqué que ces enfants étaient suivis d'un chien ?

L'aubergiste la regarda avec curiosité, comme frappé de cette remarque et il dit aussitôt :

— Vous avez raison, un chien blessé, dont la patte était enveloppée de linges sanglants.

Elle ne s'est pas trompée. Ce sont eux.

Alors l'espoir lui revient.

— Depuis combien de temps ont-ils quitté l'auberge ?

— Depuis hier, pas plus tard.

— Et où se dirigeaient-ils ?

— Ah ! vous comprenez, ils ne me l'ont pas dit... Il y en avait un, le plus grand, qui semblait conduire la bande... C'est lui qui payait. Et il a le porte-monnaie bien garni.

— Enfin, vous avez vu pourtant la route qu'ils ont prise...

L'aubergiste étendit le bras :

— Par là, dit-il, laconique.

C'était vague. Elle soupira. Mais elle devait bien se contenter du renseignement. Elle repartit, se fiant au hasard, triste à mourir.

Des jours se passèrent. Elle parcourut le Nord, l'Aisne, des coins de la Belgique, les Ardennes.

Un soir, sur la grand'route, elle fut accostée par un mendiant.

Il pouvait avoir vingt ans. Ses vêtements étaient en guenilles. Il paraissait honnête.

Il avait le genou droit déformé, rentré en dedans, ce qui donnait à tout son corps, quand il voulait aller vite, l'allure d'une sauterelle.

— Madame, dit-il, si vous aviez quelques sous... cela me rendrait grand service, car j'ai faim.

Elle lui donna.

Il remercia et ils se séparèrent.

Elle ne savait pas que celui-ci, c'était Criquet. Et par Criquet, chargé de mendier autour de la petite bande, elle venait de faire l'aumône à sa fille ! Elle usait ses forces, elle usait sa vie, dans ses recherches infructueuses.

A peine lui restait-il de quoi regagner Paris, en chemin de fer.

Elle écrivit à Saint-Rémy pour avoir des renseignements. Mais là on continuait de rester sans nouvelles des fugitifs. Elle écrivit à M. Linard, également. Elle dit, elle-même, ce qu'elle savait, afin de guider les recherches. Car il lui paraissait que les enfants avaient, comme elle, parcouru les contrées du Nord, la frontière belge, un coin de l'Aisne, et qu'elle les avait perdus dans les Ardennes forestières.

Puis elle rentra à Paris.

Elle fut longue à reprendre ses habitudes journalières.

Elle venait de si loin, elle tombait de si haut, dans son rêve !...

Elle sentit surtout combien elle souffrait lorsqu'elle se retrouva dans son petit appartement de la rue Saint-Séverin, si gentiment arrangé pour recevoir Bertine !

Elle fut malade d'une grosse fièvre pendant quinze jours. A peine rétablie, vers la fin d'août, elle courut avenue Victoria, au bureau des nouvelles.

Mais on ne put lui donner des renseignements sur ce qu'était devenue sa fille.

Alors elle reprit sa vie désenchantée, chez la comtesse sa bienfaitrice, une vie peuplée de cauchemars, au milieu desquels Bertine lui apparaissait misérable et mourant de faim, ou bien entraînée, par de coupables exemples, à quelque crime.

Sa vie était un enfer de larmes et de désespérances.

### VIII

Charlot et son amie Bertine, bien tristes d'avoir été abandonnés par Criquet, venaient, on se le rappelle, d'arriver aux abords d'une grosse ferme des Ardennes, tout en haut d'un plateau qui dominait un paysage superbe et qui était bordé, vers le nord-est, par une ligne de forêts embroussaillées.

Cette ferme, c'était la Pierre-de-Marbre.

—Nous allons nous adresser là, dit Charlot. Il y a des troupeaux, sans doute. On a peut-être besoin de quelqu'un. Le printemps arrive. Les travaux des champs vont occuper beaucoup de monde.

—Allons demander, fit Bertine. Et je serais bien heureuse de ne pas être repoussée, va, mon Charlot, car je suis bien lasse, je t'assure, de vagabonder comme nous faisons... Toute seule, je serais morte depuis longtemps à cette vic-là... Heureusement, tu es avec moi... Je t'aime tant, mon Charlot.

—Je t'aime tant, ma Bertine.

Ils se tenaient par la main, comme toujours quand ils marchaient.

—Si on voulait de nous là-dedans, fit Charlot, ça me rappellerait mon premier métier, où j'étais si heureux, dans les prés, dans les pommiers, au bord du grand bois... tout à fait un pays comme celui-ci.

—Entrons demander.

Ils avaient tant essayé de refus qu'ils étaient bien inquiets quand ils pénétrèrent dans la cour.

Ils s'adressèrent à un garçon de charrue qui menait des chevaux à l'abreuvoir.

—Monsieur, nous voudrions parler au fermier.

Le garçon, silencieusement, indiqua du geste un corps de bâtiment, au fond, en face de lui.

Les enfants s'avancèrent, timides, et restèrent sur le seuil. Charlot avait ôté sa casquette.

La porte était ouverte.

Assis devant une grande table dont les pieds étaient scellés dans la pierre, un homme de haute taille, blond, maigre, à l'air doux, mangeait du fromage blanc qu'il étendait, avec son couteau de poche, sur de larges tranches de pain de ménage.

C'était Violaines, Jean Violaines, le fermier.

Il aperçut les enfants et, sans cesser de manger lentement et solidement :

—Bonjour. A qui en avez-vous, par ici ?

—Nous cherchons de l'ouvrage, monsieur.

—Ah ! ah ! Vous n'avez pas l'air bien robustes.

—Je suis pourtant très fort, dit Charlot avec fierté, et elle est très courageuse.

—Qu'est-ce que vous savez faire ?

—Moi j'ai déjà gardé les troupeaux et j'ai commencé à apprendre à soigner les moutons. Quant à elle, elle est bonne ménagère et sait très bien blanchir, repasser, coudre... Essayez-nous...

—Vous tombez bien, car j'ai besoin de quelqu'un, dit Violaines en les examinant de son regard calme. Mais la maîtresse est absente. Il faut attendre son retour. C'est elle qui décidera, après vous avoir questionnés...

Il fourra un morceau de pain et de fromage entre ses dents, et, continuant de parler, la bouche pleine :

—Seulement, je n'aurais besoin que du garçon... De la fillette, je ne saurais que faire !

Ils baissaient la tête. Ils avaient un léger tremblement dans les doigts. Est-ce qu'ils allaient être séparés ?

—Avez-vous faim ? dit Violaines.

Oui, tout à l'heure ils auraient bien mangé. Ce pain avait l'air si succulent. Et le fromage blanc était si tentateur ! Ils avaient regardé manger Violaines avec des yeux d'envie. Mais maintenant, brusquement, leur appétit était coupé par la crainte de s'entendre dire qu'on n'emploierait que l'un des deux.

Mais Charlot glissa deux mots à l'oreille de Bertine.

—Ce sera tous les deux ou nous chercherons autre part, ma Bertine.

Et tout de suite, l'appétit revenu :

—Nous mangerons bien un morceau. Ce n'est vraiment pas de refus, monsieur, dit Charlot en souriant.

—Entrez, asseyez-vous ?

Et Violaines leur coupa du pain, tira le fromage devant eux et leur versa deux verres de cidre, d'un cidre jaune et clair comme de l'ambre transparent.

Bertine et Charlot échangèrent un regard, sans un mot.

Mais ce regard était éloquent. Il disait :

—Nous serions joliment bien ici, avec ce brave homme !

Ils firent une tartine sur leur pain et craignant d'être indiscrets :

—Nous allons manger dans la cour, dit Bertine, pour ne pas vous déranger de vos occupations.

Ils se promènèrent pendant deux heures, à peu près, aux alentours de la ferme. Et comme ils passaient derrière les communs, tout près d'une maisonnette, il aperçurent un vieillard qui les considérait, appuyé sur une grosse canne, le dos courbé.

C'était le père Violaines, l'homme qui n'avait pardonné leur mariage ni à Jean, ni à Marie-Thérèse et dont l'inflexible rancune devait s'éteindre avec lui.

—En voilà un, dit Charlot, qui n'a pas l'air commode comme l'autre. Hein ? Bertine, quels yeux il nous fait !

Ils entendirent au même moment une carriole qui cahotait dans un chemin pierreux, venant de la forêt.

Une femme, âgée d'une quarantaine d'années, vêtue simplement, mais avec coquetterie, très brune et encore très belle, la conduisait.

C'était Marie-Thérèse.

Ils se rangèrent sur le bord du chemin et la saluèrent en souriant avec crainte, quand elle passa.

C'était la patronne, celle qui allait décider de leur sort.

Elle les regarda curieusement, frappée, elle aussi, de leur gentille mine.

Ils ne revinrent pas tout de suite à la ferme.

Au bout d'une heure, ayant aperçu Marie-Thérèse dans la cour, ils s'avancèrent. Violaine lui avait parlé d'eux, car elle leur fit signe d'approcher.

Ils obéirent, peureux.

—D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous seuls ? Où sont vos parents ?

C'étaient les trois questions qu'on leur adressait partout.

Leur réponse était prête. Charlot dit qu'ils étaient frère et sœur, que leurs parents étaient morts, les laissant sans ressources, et qu'ils essayaient de s'occuper dans les fermes.

—Comment vous appelez-vous ? demanda la fermière.

—Moi, Charles, et ma sœur, Albertine.

—Et votre nom de famille ?

Il répondit sans hésiter :

—Placide.

—C'est que je ne puis pas vous occuper tous les deux, dit Marie-Thérèse.

—Oh ! madame, ne nous séparez pas.

—Oui, oui, je sais bien, c'est la difficulté...

—Vous paraissez si bonne, madame... Vous serez contente de nous, vous verrez.

—Nous ne sommes pas riches, au contraire ! Charles, lui, gardera les moutons et gagnera sa vie. Mais vous, ma petite, je n'ai pas d'ouvrage à vous donner.

Alors, Charlot prit une détermination :

—Madame, dit-il, employez-moi seul si vous voulez, mais du moins n'empêchez pas Albertine de rester auprès de moi. Vous ne la paierez pas. Vous ne lui donnerez pas à manger. Je partagerai mon pain avec elle. Cela ne vous coûtera donc pas d'avantage. Seulement vous lui donnerez bien un lit, dans le coin d'une grange ou de l'écurie. Elle vous le paiera en petits services, bien vite... Je vous en prie, madame, nous ne demandons qu'à travailler. Ne nous séparez pas... ne nous séparez pas !

Elle souriait en les regardant.

Leur gentillesse la séduisait.

—Allons, dit-elle, j'y consens, à ces conditions, quitte à garder

Albertine définitivement si elle m'est utile et si, plus tard — ajouta-t-elle avec tristesse — nous sommes moins malheureux.

Bertine et Charlot pleuraient de joie.

Et ils embrassaient de toutes leurs forces les mains de la paysanne.

Puis, tout à coup, Bertine, comme se souvenant :

— Mais il y a encore quelqu'un que nous avons oublié ?

Charlot la regarda surpris d'abord, puis bientôt il comprit :

— Oui, oui, Papillon !

Et en même temps, le brave chien qui rôdait aux alentours, entendant son nom, accourut en boitant, tout guilleret.

Marie-Thérèse souriait.

— Le berger ne va jamais sans son chien, dit-elle. Est-il bon, au moins ?

— Oh ! madame, fit Charlot, il devine avant qu'on ne lui commande.

— Va donc pour Papillon. Vous entrerez en fonctions dès ce soir.

Ce fut comme un soleil dans leur vie. Depuis longtemps ils n'avaient été si heureux. Mais jamais, ni l'un ni l'autre, ils n'avaient connu un si grand calme. Le printemps était doux. Marie-Thérèse et Jean, bien qu'ils fussent tristes bien souvent, n'avaient pour eux que des paroles tendres. Et Jean, quand il donnait un ordre à Charlot, n'avait pas l'air de commander, mais seulement de donner un conseil.

Que de reposantes journées, au gai soleil de l'été qui venait dans la solitude de cette belle campagne, toute verte de ses moissons, et sous l'ombre voisine de ses grands bois !

Il partait de bonne heure avec son troupeau de moutons et suivi de Papillon, qui s'était mis très sérieusement à étudier son nouveau métier et y faisait des progrès rapides.

Violaines lui avait fait cadeau d'une grande limousine à raies bleues, sur fond gris, lourde et imperméable, pour le protéger contre la pluie, et là-dedans, sous son large chapeau de paille, il était très fier, pénétré de son importance.

Les moutons étaient bien surveillés, la bergerie était tenue très proprement. Jean Violaines était content de Charlot et lui apprenait, le soir, quand on avait le temps, les divers remèdes à apporter aux maladies des moutons.

Quant à Bertine, elle était bien heureuse, aussi, qu'on l'eût gardée auprès de son Charlot. Le calme de cette vie retirée, l'absence de tout souci, la certitude de ne pas retomber entre les mains des gens qui l'avaient fait souffrir, enlevaient à son visage ce qu'il avait de févreux, de fatigué et d'inquiet. Jamais elle n'avait été aussi jolie.

Elle aidait Marie-Thérèse dans les travaux du ménage, surtout de lingerie où Bertine était assez adroite. Les gens de la ferme l'avaient vue d'un assez mauvais œil, — les femmes surtout, qui craignaient pour leur place, — puis s'apercevant que rien n'était changé, elles s'étaient habituées à la fillette et avaient fini par l'aimer pour sa politesse, sa gaieté et sa douceur.

Quand elle avait une heure de liberté, elle en profitait vite pour aller retrouver Charlot dans les champs.

C'étaient les moments les plus heureux, ceux qu'ils passaient aussi, l'un près de l'autre, à se sourire, à se regarder, pendant que Papillon voltigeait, sur ses trois petites pattes infatigables, de la tête à la queue du troupeau.

L'été s'écoula ainsi, dans leur vie radieuse.

Ils n'avaient pas menti, les fermiers, en disant qu'ils n'étaient pas riches.

Ils vivaient au jour le jour, à l'aventure presque, exposés à une débâcle prochaine, si les récoltes continuaient de ne pas rendre et si les troupeaux disparaissent, frappés de toutes sortes de maladies comme par le passé. Deux fois déjà des frais de justice avaient été faits. Il avait fallu vendre quelques morceaux de terre et non des moins bons, pour les payer, pour éviter la saisie, pour éviter la vente.

Maintenant, ils ne pouvaient plus, des champs qui constituaient la propriété, détruire aucune parcelle sans nuire à la ferme et sans en rendre, pour l'avenir, la cession impossible.

Dans un moment d'angoisse Jean Violaines avait supplié son père de lui avancer quelque argent.

— Tu crèveras à la peine, lui dit le vieux. La Pierre-de-Marbre s'en ira morceau par morceau. Il n'en restera pas un arpent. Et on t'en jettera dehors, sans un sou. Et tu seras obligé, pour vivre, d'aller servir chez les autres. Je verrai cela, moi, je verrai cela, et je me ferai une pinte de bon sang ! Quant à ta femme, elle ira à la ville, sans doute... Elle est pas encore trop mal, ta femme, pour trouver à gagner sa vie...

Depuis, Jean avait juré de ne jamais rien demander à son père, quelque misère qu'il eût à supporter.

Un matin, un coup de foudre éclata dans la ferme.

Le facteur apporta une lettre d'allure administrative, — une enveloppe jaune — que Violaines tourna dans ses mains et retourna avec une certaine appréhension.

Il l'ouvrit et lut.

Et quand il eut achevé la lecture, il tomba comme assommé sur un escabeau, dans la grande cuisine où il se trouvait.

Marie-Thérèse rentrait, au même moment.

Elle le vit, ainsi bouleversé, et courut à lui pleine d'alarme.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il ?

Et avisant la lettre tombée des doigts tremblants de Violaines :

— Ce papier ?

— Lis ! dit-il.

Elle le ramassa et le lut, à son tour. Et au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son visage brun se ternissait d'une sorte de couleur terreuse, ses yeux se creusaient et se voilaient, ses doigts à elle aussi tremblaient.

Et elle murmura :

— C'est la fin !

— Oui, dit Violaines, je crois bien que ça y est, cette fois-ci.

La lettre venait de la préfecture.

Elle disait :

“ Monsieur, j'ai l'honneur de vous aviser que le percepteur vous réclamera, au plus prochain jour, la somme de 2,588 francs pour frais d'entretien de l'enfant de Marie-Thérèse, abandonnée par elle à l'Assistance départementale, frais qui commencent à courir du 22 novembre 1869, jusqu'au 31 décembre 1876, époque à laquelle l'enfant Borouille s'est enfui, a vécu en état de vagabondage, pris, évadé, repris, allant des prisons de province au Dépôt de Paris, à la colonie pénitentiaire de Mettray, à la colonie agricole de La Motte-Beuvron, d'où il a disparu, sans qu'on ait d'indices de ce qu'il est devenu.

“ Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments empressés.”

Ils restèrent silencieux, foudroyés.

Cela n'est pas possible. C'est une monstrueuse erreur ! Voilà ce qu'ils se dirent tout d'abord !

Et la lettre passe des mains du mari dans les mains de la femme. Ils la relisent dix fois.

Et Jean Violaines, à la fin, se rassure et hausse les épaules.

— C'est une plaisanterie, sûrement ! dit-il. Nous n'avons pas besoin de nous chagriner pour cela.

Tout le reste de la journée, ils n'en reparlèrent plus.

Mais comme ils y pensaient, les malheureux.

Trois jours après, ils recevaient du percepteur une sommation, sans frais, d'avoir à payer ces 2,588 francs.

C'était donc sérieux et Jean Violaines se trompait donc ?

Il alla trouver le percepteur dans la journée même. Mais celui-ci n'y pouvait rien. Il n'était qu'un instrument passif de recouvrements.

Il conseilla toutefois à Violaines d'écrire une lettre de réclamation pour se faire dégrever de tout ou de partie de cette somme.

Rentré à la Pierre-de-Marbre, Violaines, après bien des tâtonnements, écrivit la lettre que voici :

“ Monsieur le préfet,

“ J'ai l'honneur de m'adresser à votre bienveillance pour atténuer, dans la mesure du possible, les effets matériels d'une réclamation qui m'accable.

“ Je me suis marié à Marie-Thérèse, dite Borouille, enfant de l'Assistance publique, et j'ai vécu en bonne harmonie avec elle depuis bientôt vingt ans, consacrant tous mes soins à la gestion de la ferme la Pierre-de-Marbre, qui m'est échue en partage de biens.

“ J'ai lutté jusqu'à ce jour avec persévérance, au milieu des crises agricoles sans cesse renaissantes, pour ne pas faire de dettes et vivre honorablement.

“ Mais, malgré tous mes efforts, nous ne vivons qu'au jour le jour, nous sommes au bout de nos ressources, et voici, monsieur le préfet, que je suis menacé de la ruine complète par les poursuites qui vont m'être faites à la requête des Contributions directes, dans les circonstances suivantes :

“ Ma femme, avait de son premier mariage, un enfant que l'Assistance publique, sans pitié pour elle et sans écouter ses supplications, lui avait enlevé sous prétexte de l'éloigner de tous mauvais exemples futurs. Cet enfant a été élevé aux frais du département.

“ Je n'ignorais pas l'existence de cet enfant, mais je supposais que l'administration s'en était définitivement chargée. Et elle vient de m'envoyer la sommation ci-jointe pour lui payer la somme de 2,588 francs, montant de l'entretien de l'enfant. Cette réclamation me met au désespoir, car je suis dans l'impossibilité absolue de payer en ce moment une somme aussi considérable.

“ Oserai-je ajouter, monsieur le préfet, que je trouve cette réclamation absolument injuste.

“ J'espère, monsieur le préfet, que prenant en considération ma situation, vous donnerez l'ordre de suspendre les poursuites, car je ne pourrais éteindre cette dette envers l'administration, même par des versements mensuels...”

Et en signant sa lettre et en mettant sous enveloppe, Jean Violaines répétait :

—Nous pouvons nous tranquiliser, va, ma pauvre Marie-Thérèse. Evidemment la réclamation est l'œuvre d'un employé trop zélé.

Il alla, au village, mettre la lettre à la poste.

Et quelques jours se passèrent, de la sorte, dans une attente pleine d'anxiété, malgré l'apparente confiance de Jean Violaines.

Parfois, cependant, le fermier restait soucieux. Il hochait la tête, et sa femme l'interrogeait.

—C'est que ce serait la saisie et la vente de tout, sais-tu bien, Marie, si la réclamation... son cours...

Et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Mais pas un reproche à Marie-Thérèse. Au contraire il la plaignait dans la bonté de son cœur. Il s'était toujours refusé à revoir cet enfant. Et le petit avait fini par mal tourner, hôte assidu des maisons de correction avant d'être l'hôte des prisons qui sont les antichambres des bagnes.

Marie-Thérèse le lui avait maintes fois répété, dans leurs revers :

—Nous sommes punis à cause de l'enfant !

C'était peut-être vrai, cela, pensait maintenant le fermier. Tous les matins, c'était une anxiété, à l'heure où le facteur passait : puis, comme un mois s'écoula, ils furent soulagés.

Rien ne reviendrait plus, bien sûr.

—Je te l'avait bien dit. C'était trop injuste, disait le paysan.

Et puis, dans ce calme trompeur où ils endormaient leurs épouvantées, tomba une seconde sommation.

La réclamation suivait son cours, impitoyablement. Le préfet n'avait pu quo transmettre au ministre de l'intérieur la lettre de Jean Violaines, en faisant surseoir.

Au ministère, on n'avait pas tenu compte des prières du brave homme sans doute.

Et les frais allaient commencer.

## IX

Ils étaient si tristes, à la ferme, que Bertine et Charlot s'en inquiétaient. Le fermier dit qu'on allait bientôt tout saisir et tout vendre. Et il ne pourrait plus garder ses domestiques.

Alors les enfants furent repris de frayeur.

Encore l'inconnu ! Encore le vagabondage, par les grandes routes, au hasard, sans une parole amie, sans un sourire de personne, rebutés de tout le monde !

Cela ne finirait donc pas cette vie-là ?

Ils pleuraient en se cachant ; mais Jean Violaines et Marie-Thérèse devinaient leurs larmes, et au milieu de leur désespoir, tant était grande leur bonté, ils avaient encore des paroles d'encouragement pour les abandonnés.

Un jour que Charlot faisait paître ses moutons derrière la Pierre-de-Marbre, au coin d'un bois appelé le bois Bourquelot, attendant à la forêt et s'avancant en pointe, comme un promontoire, sur le versant du coteau, il avait aperçu dans le chemin pierreux coupé de fondrières qui grimpaient au cœur de la forêt, la silhouette d'un garçon qui allait et revenait, comme s'il avait voulu se rapprocher de lui sans être vu !

Il avait de bons yeux, Charlot, et il avait frémi en croyant reconnaître cet homme.

Mais l'autre disparaissait en ce moment, s'enfonçant dans le chemin.

Et des minutes s'écroulèrent sans que Charlot vit rien apparaître de nouveau.

Alors il respira, soulagé.

—Quelle bêtise ! murmura-t-il... songeant à celui qu'il avait pensé reconnaître... Comment pourrait-il être par ici ?...

Et apercevant des moutons qui s'en allaient dans une terre emblavée, il siffla Papillon qui dormait et qui se souleva.

Il lui montra les bêtes du bout de son bâton. Papillon partit à fond de train. On ne voyait guère qu'il n'avait que trois pattes. Quelques coups de crocs dans la toison épaisse des moutons et le troupeau fut rallié.

Puis aux pieds de son jeune maître, l'ancien contrebandier, devenu défenseur de la propriété, revint se coucher avec un profond soupir, en adressant un bon et doux regard à Charlot.

Au même instant la silhouette entrevue en haut du chemin pierreux apparaissait à la pointe du bois, au bord de la plaine, à deux cents mètres de Charlot.

Le cœur de l'enfant bondissait, son visage était tout pâle. Et ses grands yeux effarés ne quittaient plus l'homme.

L'autre, là-bas, au loin, s'était arrêté et considérait Charlot.

Et celui-ci disait :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! C'est lui ! c'est lui !

L'homme parut prendre son parti ! Délibérément, il arriva vers Charlot, à grandes enjambées.

Et Charlot restait là, sans un mouvement, frappé de la foudre. Les lèvres seulement bégayaient des mots qu'on n'aurait pu comprendre, et qui étaient comme une prière où revenait le nom de Bertine, de sa petite Bertine chérie.

L'homme avançait, avançait toujours

Et bientôt il fut tout près, vêtu de guenilles, l'aspect sordide, la physionomie cruelle et repoussante malgré sa jeunesse.

Et les mains tendues, des mains de colosse, il disait :

—Charlot ! C'est toi, mon vieux poteau !...

L'homme, c'était Borouille. Et voilà pourquoi Charlot tremblait.

—T'es rien chouette, toi, Charlot, de plaquer tes aminches comme tu l'as fait il y a six marques dans le hangar de la Franche-Comté.

Tu me dois tout, pourtant. Sans Bibi t'aurais claqué sur la neige de la forêt de Trélon. Et après, qui est-ce qui t'a donné de l'oseille au lieu de te laisser filer la comète ? C'est encore Bibi. T'as mieux aimé te barrer avec la petite et grincer tout seul, hein ? Chouette, mon vieux poteau, chouette.

Et il serrait de force les mains du jeune berger, il les serrait à les briser.

Charlot ne répondait pas. Il restait bouleversé, n'en pouvant croire ni ses yeux ni ses oreilles.

Certes, il ne craignait rien pour lui-même. Depuis longtemps il s'était dégagé de l'influence du jeune bandit. Et il était fort et brave. Il le lui avait prouvé quand il avait défendu Bertine.

Mais justement, c'était pour Bertine qu'il craignait. Il fallait tout redouter des entreprises de Borouille contre elle.

Borouille paraissait très fatigué.

Il s'étendit par terre, lourdement.

Papillon se mit à gronder, mais Borouille lui envoya un coup de pied, lequel heureusement n'atteignit pas le chien.

—Hé ! tu ne me reconnais pas, toi ?

Et regardant Charlot avec ironie :

—Dis donc, mon vieux poteau, je crève de faim... T'as pas un peu de fringue à me coller dans le fusil ?

Charlot, toujours silencieux, partagea son pain.

—Merci frangin.

Et Borouille dévora à belles dents, toujours couché sur le sol, le visage tourné vers le ciel bleu.

—Nib de braises, mon vieux Charlot, depuis longtemps, nib de braises dans le morlingue et nib à briffer depuis deux jours ; c'est rien veinard de t'avoir rencontré. T'as de la galtouze. Tu partageras avec ton vieux poteau ? Tu refuses ?

—Non. Je ne refuse pas, dit Charlot. Je me souviens, en effet, que tu as sauvé la vie de Bertine et la mienne.

—A la bonne heure, frangin ! dit l'autre, la bouche pleine. Dis, Charlot, j'ai la gorge qui me râpe, t'as pas un peu de pétrole ou seulement de la vinasse ?

—Je ne bois que de l'eau.

—De l'eau ? Pouah ! Enfin...

—Je te donnerai donc la moitié de ce que j'ai : trente francs, mais à une condition...

—Une condition... Ah ! ah ! Tu fais des conditions, à cette heure.

—Oui.

—Eh bien, parle. Laquelle ?

—Tu t'en iras et on ne te verra plus dans le pays.

L'autre parut réfléchir. Il considérait Charlot d'un air mauvais.

—Sûrement, je ne peux pas rester dans ce chien de pays. Je ne le pourrais pas longtemps, d'abord. On me pincerait.

—Qu'est-tu venu faire par ici ? lui demanda Charlot avec angoisse.

—Il faut bien boulotter. Après le coup de la villa, tu sais, je suis allé dépenser mon argent à Paris avec des aminches, des frères. Ça n'a pas duré longtemps. Alors je me suis dit que le général aurait peut-être encore le sac. Ces vieux-là, c'est filou en diable. Alors, je suis revenu, après une petite querelle rue des Acacias, chez un bistrot, où j'ai laissé un camarade à peu près étranglé, à cause d'une dame...

Borouille ôta sa casquette et salua vers le ciel.

—Une dame chic, du vrai monde. Donc, à cause de la rousse, je joue des gambettes, et j'arrive une nuit chez le général. Oui, mais voilà, depuis le coup d'il y a six mois, le général était sur ses gardes. Un domestique couchait près de lui. Un autre couchait au rez-de-chaussée. Lui n'aurait rien entendu, puisqu'il était sourd. J'entre et voilà qu'on me tombe dessus. Ça n'était pas de jeu. Je me débarrasse et je saute par la fenêtre. J'enfile le jardin, je passe dans la campagne et je gagne les bois. Et j'entendis des balles de revolver qui sifflaient à mes oreilles. On aurait dit des grosses mouches. Heureusement, pas une égratignure, mon vieux poteau, pas une. Je m'esbigne. Les bois me protègent. Seulement, je n'ose pas me montrer ; je ne voyage que la nuit. Je couche dans les bois et j'allais faire mon lit tout à l'heure, quand, du haut du chemin blanc, là-bas, je t'ai aperçu dans la plaine et je t'ai reconnu. Voilà l'histoire, mon vieux poteau. Ils m'ont dévisagé la tronche, dans la villa. Le signalement doit être chez les gendarmes. Alors, faut que je me cache.

(A suivre.)

# LE SOMMEIL DE FERVAAL

(INTRODUCTION DU 1<sup>er</sup> ACTE)

A quatre mains

Par JACQUES DURAND

VINCENT D'INDY

SECONDA

Lent et calme

# LE SOMMEIL DE FERVAAL

(INTRODUCTION DU 1<sup>er</sup> ACTE)

A quatre mains

Par JACQUES DURAND

VINCENT D'INDY

PRIMA

Lent et calme

SECONDA

Musical score for the first system of the SECONDA part. It consists of a vocal line and piano accompaniment. The vocal line begins with a *dim* dynamic and includes a *sf* accent. The piano accompaniment features a *pp* dynamic and includes a *cresc.* marking. The system concludes with a *dim* dynamic.

Musical score for the second system of the SECONDA part. It features a piano dynamic (*p*) and a *dim.* marking. The system concludes with a *sf* accent.

Musical score for the third system of the SECONDA part, marked *en animant* and *pp*. The system concludes with a *sf* accent.

Musical score for the fourth system of the SECONDA part, marked *Revenez au 1er mouvement* and *mf*. The system concludes with a *dim* dynamic and a *p* dynamic.

Musical score for the fifth system of the SECONDA part, marked *Très calme* and *pp*. The system concludes with a *dim* dynamic.

Musical score for the sixth system of the SECONDA part, marked *rien* and *ppp*. The system concludes with a *sf* accent.

TERZA

Musical score for the first system of the TERZA part. It consists of a vocal line and piano accompaniment. The vocal line begins with a *dim* dynamic and includes a *sf* accent. The piano accompaniment features a *pp* dynamic and includes a *cresc.* marking. The system concludes with a *dim* dynamic.

Musical score for the second system of the TERZA part. It features a piano dynamic (*p*) and a *crescissif* marking. The system concludes with a *dim.* marking.

Musical score for the third system of the TERZA part, marked *en animant* and *pp*. The system concludes with a *sf* accent.

Musical score for the fourth system of the TERZA part, marked *Revenez au 1er mouvement* and *mf*. The system concludes with a *dim* dynamic and a *p* dynamic.

Musical score for the fifth system of the TERZA part, marked *Très calme* and *pp*. The system concludes with a *dim* dynamic.

Musical score for the sixth system of the TERZA part, marked *rien* and *ppp*. The system concludes with a *sf* accent.

## UNE LEÇON

Une fois déjà, j'ai parlé de cet oncle que je vais voir chaque année dans un département de l'Est ; il a les mœurs d'un bon médecin de campagne, c'est-à-dire qu'il dédaigne les richesses et professe pour les êtres et les choses tout l'intérêt que peut leur prêter une âme vraiment sensible. Philosophe de village, élève de Jean Jacques Rousseau, mon oncle est un ami de la nature. Suivant lui, notre meilleur maître est notre instinct et, de préférence, il observe les enfants, parce que chez eux la simplicité primitive des sentiments n'est pas encore corrigée, dit-il, par les habitudes d'une fausse éducation.

Je laisse à mon oncle toute la responsabilité de ses principes et, si je les consigne ici, c'est uniquement parce qu'ils ne sont pas indifférents à ce qui va suivre.

Sise au milieu du village, sa maison se trouve mitoyenne avec une misérable habitation et, de ses fenêtres donnant sur son jardin, il aperçoit les derrières de cette habitation, une courette étroite où grouillent une poule et ses poussins avec deux enfants.

Du premier jour de mon arrivée mon oncle m'avait désigné ce coin de misère, comme s'il prétendait me montrer la principale curiosité de l'endroit ; il m'allirma que les deux enfants me fourniraient un intéressant sujet de méditation.

C'est d'abord une fillette d'une douzaine d'années, une brunette que ses parents ont habituée de bonne heure sinon à mendier, du moins à qué-

appuyée sur son coude et perdre son temps à rire, mon oncle reprit en manière d'excuse ?

« Cette petite en apprend là plus qu'à l'école ; la poule est superbe d'allure, de colère et de bravoure ; si ces enfants réfléchissent, c'est d'un excellent exemple pour eux.

— Mais, mon oncle, leur chat et leur poule sont appelés à se rencontrer souvent dans la courette ; ils devraient vivre en bonne intelligence et je juge inutilement cruel de les exciter l'un contre l'autre, de les mettre en guerre désormais ennemis.

Mon oncle ne répondit pas ; je le crus touché sans réplique possible par mon argument et, satisfait de le voir en défaut, j'achevai mentalement mes réflexions. Est-ce que la fillette n'aurait pas mieux fait d'être à la cuisine et d'aider sa mère ? Je ne l'envoyais pas dans ma pensée raccommo-der ses bas, puisqu'elle marchait nus-pieds ; mais, du moins, à défaut d'autre besogne, n'aurait-elle pu nettoyer la demeure et, pas plus loin que devant elle, relever et rassujettir les planches d'une palissade effondrée dont j'apercevais la trouée sur un des côtés de la courette.

Ce côté, m'avait dit mon oncle, appartenait aux communs d'un boucher, et c'est un bœuf mal assommé qui, pour faire le maillet, avait fait la trouée.

Or, le surlendemain, je me trouvais à la fenêtre du jardin et, malgré moi, j'observais les enfants ; tout heureux d'avoir un sujet d'amusement, ils le renouvelaient chaque jour ; ils agagaient donc la poule avec le chat.

En même temps, j'entendais les cris d'un porc, que le boucher ne par-

venait pas à tirer d'un réduit et qu'il allait saigner. Ce genre d'exécution me répugne ; j'en fais jusqu'au moindre bruit et je me retirais, abandonnant le spectacle des enfants, qui ne s'étaient pas laissés distraire de leur occupation.

Soudain, un grand juron retentit là-bas vers les communs du boucher, puis un bruit comme celui d'une chute, puis des grognements qui s'approchent, et tout à coup, par la palissade béante, apparaît dans la courette, devant les enfants épouvantés, un porc énorme, tout sanglant encore d'un coup de couteau mal donné.

Le porc est rendu furieux par la douleur de sa plaie vive, l'odeur de son sang qui l'éclabousse ; il va se ruer... au premier moment d'éffarement et de terreur, la fillette ne semble pas entendre les cris de son petit frère qui l'invoque et qu'elle ne songe même pas à protéger ; elle est prête à se sauver quand brusquement elle perçoit la poule qui, surprise par la soudaineté de l'attaque, n'a pas eu le temps de rassombliser ses poussins, mais qui, pour les défendre, s'est retournée face à l'ennemi.

La poule, en deux coups d'ailes, a sauté jusqu'aux yeux du porc ; elle l'a aveuglé et l'arrête, tandis que, reve-

nue de son affolement et de son vertige, la fillette, gagnée par l'exemple, a saisi les planches éparses, une manne, un tonnolet, tout ce que sa main rencontre de propice pour jeter entre les jambes de la bête ; la bête s'abat enfin et perd en de suprêmes efforts les restes de vie et de sang.

Le soir, quand mon oncle revint de sa tournée de malades, je lui contai le fait, il se frotta les mains et s'écria tout joyeux :

« Hein ! avais-je raison, mon neveu ? Tout est grand dans la nature. Il suffit de la moindre volaille pour nous donner les plus belles leçons de l'instinct. »

FERNAND CALMETTES.

## LE MARI DE LA DOCTORESSE

— Mon gendre, n'oubliez pas que vous devez traiter votre femme avec le plus grand respect, car elle est docteresse, mon ami, et vous n'êtes qu'un simple licencié !

## UN QUI LE SAVAIT

Un homme ne connaît jamais une femme avant de l'avoir épousée et alors, quelquefois, il ne veut plus la connaître.

## PROPOS PARISIENS

— Décidément, ma chère, il n'y a plus moyen de rester à Paris ! Quelle chaleur ! Quelle cohue ! Quelle boasculade !... Sauvons-nous, n'importe où !

— Oh ! oui, d'autant mieux qu'il n'y a plus personne ici.



La poule se hérissait furieuse. (P. 17, col. 1).

mander. Coureuse de grandes routes, elle a pris bien vite le type de bohème, que complète assez bien son costume, car elle est vêtue d'une robe claire aux manches brodées, qui lui provient certainement d'une aumône, et le contraste de sa toilette avec ses pieds nus lui donne un plus grand air de misère et de désordre.

Quant à l'autre enfant, le frère de la fillette, c'est un garçonnet de cinq ans, au type paysan. Sa sœur ne l'emmène pas pour mendier et n'ayant point encore vagabondé de par le monde, il est resté rustique et benêt.

Je fis part à mon oncle de mes impressions. Je ne voyais là que deux enfants malpropres et je doutais de m'intéresser jamais à leur voisinage insignifiant. Je m'étonnais même qu'un esprit aussi grave, tel que je connaissais mon oncle, pût s'y être arrêté ; mais lui, sans s'occuper de mes réticences, reprit :

« Tiens, regarde à quoi ces gamins-là s'amuse. »

Par condescendance, je me penchai pour voir. Les enfants étaient assis parmi les herbes et les brousses, contre leur mesure, et le garçonnet tenait dressé sur ses genoux un petit chat, qu'il présentait en manière d'épouvantail. Devant cette menace, les poussins s'épouvaient et la poule se hérissait furieuse, le bec et les ongles prêts à la défensive.

Mon oncle prenait grand plaisir à cette scène ; il se donna même la peine d'en dégager la morale :

« Vois-tu, me dit-il, ce qui divertit ces enfants ce n'est pas de mettre leur poule en détresse, c'est d'éprouver en elle le courage et l'instinct. »

Puis, comme je m'indignais de voir la grande fillette nonchalamment

## L'ŒIL AUX AFFAIRES



Paul.—Comment, Baptiste, tu es mon plus vieil ami et tu ne me présente seulement pas à ta sœur ?

Baptiste.—A quoi cela servirait-il ? Je t'aime beaucoup, Paul, mais tu n'es vraiment pas d'âge à épouser une jeune fille.

## CHASSE AU LION

Blaguamort est mon ami, c'est vrai, mais l'amitié ne m'aveugle pas au point d'approuver l'affreuse plaisanterie dont il a rendu victime Blaguengrand, un autre ami commun, grand chasseur devant l'Éternel, et qui, paraît-il, — il le dit, du moins, — a chassé le fauve un peu sous toutes les latitudes : bisons dans l'Amérique, éléphants et lions en Afrique, l'ours blanc au Groenland, l'aurochs même, assure-t-il, quand il est un peu lancé sur la pente cynégétique.

Hors cet animal de Blaguamort était invité à faire l'ouverture de la chasse en Poitou, chez le petit vicomte de la Purée-Crécy. Il arrive un des premiers chez le chatelain et y admire une superbe peau de lion.

—Tiens, dit-il, d'où as-tu tiré cette fourrure-là ?

—D'Abyssinie, c'est un de mes amis qui me l'a rapportée.

—Prêtes la moi un jour, veux-tu ?

—Qu'est-ce que tu en veux faire ?

—M'amuser un brin, donc, et toi aussi.

—Comment cela ?

—Bien simple : tu me prête, avec la peau, un de ces chevalets de selle-rio qui ne peut manquer de figurer ici.

—Parfaitement, et ?...

—Et là... dans ce petit bois... je l'arrange et... je ne te dis que ça. Tu attends quelques invités pour la chasse d'après demain ?

—Oui ! Jolimot, Quadépoux, Marius Lafistule, de Pigelevant, Beaumelon, Blaguengrand, etc.

—Bravo !

Le lendemain, en effet, l'omnibus du château déposait en bas du peron toute la cohorte des fervents de saint Hubert, Blaguengrand en tête qui, à peine débarqué, demandait déjà à la Purée Crécy :

—Tu as des lapins au moins dans ta bicoque ?

—Des lapins ! répondis-je, en m'interposant. Comment donc, et des lièvres, et des perdrix, et des faisans, toute la lyre.

On se met à table et voilà ce pauvre Blaguengrand qui, se précipitant tête baissée là où on désirait amener la conversation c'est à dire sur les animaux féroces.

—Ah, les lapins, les faisans, charmant, charmant ; mais parlez moi du tigre, voilà un gibier qu'un chasseur vraiment digne de ce nom aime à trouver au bout de sa carabine. Ainsi, en 1893, j'étais aux Indes, chez un mien ami, major dans l'armée Anglaise, en trois semaines j'en ai abattu vingt-et-un et..... (la suite se devine.)

—Mais le lion ? fit Lafistule qui prétend avoir tué, le dernier, dans la province de Constantine, il y a trois ans.

—Le lion ! fit dédaigneusement Blaguengrand... il n'y a plus de lions et c'est fort heureux ; piètre gibier, messieurs, quand comme moi on en a tué onze en...

—Comment, il n'y a plus de lions ? fis-je en interrompant l'histoire dont le célèbre tireur de fauves allait nous régaler... plus de lions ? mais il y en a un ici même, dans le bois de la Purée dont, de cette fenêtre, vous pouvez voir la lisière.

—Ici ! s'écria le chœur incrédule.

—Parfaitement, un qui s'est justement échappé de la ménagerie, il y a huit jours, à la foire de Poitiers.

—Blagueur, va ! laissa tomber royalement Blaguengrand, et l'on parla d'autre chose.

Le lendemain matin étant l'ouverture, tout le monde s'en va pour le tir aux lapins et pénètre dans le bois. Tout à coup un cri horrible, comme celui d'un homme qu'on égorge, et nous voyons arriver, pâle, défait, sans casquette ni fusil, cet infortuné Blaguengrand qui, s'arrêtant au milieu de nous, ne peut que jeter ces mots :

—Au lion !!! messieurs !!! au lion !!!

KADIO.

## SIMPLICITÉ

Le duc Maximilien passait pour le plus habile zithariste de la Bavière.

Un jour, il prit son instrument et alla se promener seul dans la campagne. Il s'arrêta dans un endroit pittoresque, s'assit sous un rocher au-dessus d'un fourré d'arbres épais, et, comme un pâtre de Virgile ou de Théocrite, se mit à moduler des sons harmonieux.

Des paysans, attirés par le son de la guitare, arrivent sur la pointe du pied, s'approchent et entourent le virtuose.

—Tu vas venir avec nous, lui disent-ils ; l'auberge n'est pas loin ; nous te payerons la bière.

Le prince-répond :

—Vous le voulez ? Eh bien ! soit, partons.

On arrive à l'auberge ; les paysans s'asseyent autour de la table, et, pendant qu'on leur verse une bière mousseuse, ils invitent le musicien à jouer un petit air.

Le musicien s'y prête de bonne grâce et semble disposé à tout pour gagner son verre de bière. Il joue pendant un bon quart d'heure ; alors un peu hors d'haleine :

—Je suis obligé, dit-il, de m'en aller : on m'attend à Munich avant dîner.

—Voyons, voyons, reprennent les villageois, encore un air, un seul : la valse du duc Maximilien, et nous te tenons quitte.

En ce moment l'aubergiste paraît, voit le prince et le reconnaît ; un signe muet arrête la parole sur ses lèvres.

—Si tu nous joues la valse du duc Maximilien, reprend un des plus ardents mélomanes, nous te donnerons vingt sous.

—Vingt sous ! bien sûr ?

—Tiens ! les voilà sur la table.

Le prince joue la valse, prend les vingt sous, salue et se retire.

—Ah ça ? maitres, dit l'aubergiste à ses hôtes, savez-vous qui vous venez de régaler ici ?

—Non, ma foi ; mais il est habile musicien. Qui est-ce donc ?

—C'est le duc Maximilien lui-même.

Aussitôt ces braves gens se précipitent hors de l'hôtellerie, et ayant rattrapé le prince, tombent à ses genoux et lui présentent humblement leurs excuses.

—Que parlez-vous d'excuses ? Des excuses ? Des excuses ? leur répond le duc, vous m'avez fait plus de plaisir que je ne vous en ai fait moi-même. Quant à vous rendre les vingt sous, n'y songez pas. C'est le premier argent que j'aie gagné de ma vie, j'y tiens, et, pour vous le prouver, je reviendrai dimanche prochain ; je vous jouerai encore quelques airs, et nous trinquerons ensemble.

## CONSOLATION

La maman.—Qu'as-tu fait encore, Jules, tu t'es battu sans doute ?

Jules.—Oui, maman.

La maman.—Et vois un peu tes habits dans l'état où ils sont. Crois-tu que je vais t'acheter un habillement neuf à chaque fois que tu te battras ?

Jules.—Oh, maman, ce n'est rien que ça. Si tu voyais le petit Paul, sa maman va être obligée d'acheter un garçon neuf, pour sur.

Comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.—MONTESQUIEU.

## DEVINETTE



—Oui, lieutenant, de mon temps les musées étaient bien plus intéressants qu'aujourd'hui.

—A qui parle donc ce monsieur ?

## Chronique Théâtrale

QUEEN'S THÉÂTRE



PAUL CAZENEUVE.

Paul Cazeneuve vient, cette semaine, au Queen's, et c'est dans les "Trois Mousquetaires" que l'éminent artiste français va apparaître.

Cela va être, sans conteste, le grand succès de la saison et l'œuvre immortelle du célèbre Dumas va faire les délices de tous ceux qui aiment le drame historique.

Paul Cazeneuve est, en Amérique, la plus brillante personnification de l'art dramatique, et la troupe qui l'accompagne est à la hauteur de sa mission.

"Les Trois Mousquetaires", avec de tels interprètes et une magnifique mise en scène, voilà un spectacle que chacun voudra voir, sans exception.

x

 THÉÂTRE ROYAL

Nous avons cette semaine au Royal "Town Topics"; cette désopilante comédie qui contient, chants, danses, joyeux propos, jolie musique, beaux décors, costumes éblouissants, concourt au plus grand plaisir des yeux et des oreilles.

Que dire de l'excellente troupe qui nous donne ce régal? Jamais meilleurs interprètes n'ont été mis au service de meilleure pièce et il n'est pas étonnant que chacun veuille voir ce feu d'artifice de bons mots et de joyeuses situations que présente "Town Topics."

En foule au Royal cette semaine!

x

 PARC SOHMER

Si le Parc Sohmer a accompli sa dernière semaine de la saison d'été, ses portes ne seront pas complètement fermées pour cela et, chaque dimanche, deux représentations, l'après-midi et le soir, viendront nous rappeler les beaux jours. Pas de crainte d'y avoir froid, car les cloisons d'hiver sont déjà posées et les appareils de chauffage fonctionnent à la plus complète satisfaction des amateurs. Brillant programme, comme toujours.

x

 LE CINÉMATOGRAPHE

Le plus parfait instrument qui ait encore été vu à Montréal, le même qui a fonctionné toute une semaine sur les terrains de l'Exposition lors du pique-nique des Employés des Tramways, est, pour quelques jours seulement, au Palace Théâtre, 78 rue St-Laurent. Allez le voir: Nouvelles vues; éclairage parfait; pas le moindre tremblement. C'est magnifique.

PALLADIO.

## LA MONTRE DE NUBAR-PACHA

Nubar Pacha, premier ministre du vice-roi d'Égypte au moment où l'on creusa le canal de Suez, avait, à l'occasion de l'inauguration de ce merveilleux travail, reçu de l'impératrice Eugénie une magnifique montre entourée de diamants (on sait en effet que, lors de la cérémonie d'ouverture de la nouvelle voie maritime, l'empereur Napoléon III et l'impératrice étaient venus en Égypte).

Naturellement Nubar tenait beaucoup à ce bijou, pour sa valeur et

comme souvenir; il le portait constamment, et quand se tenait le conseil des ministres, ce qui avait généralement lieu le soir, il le plaçait devant lui sur la table.

À une séance, les lumières viennent à s'éteindre brusquement, et quelle n'est pas la stupéfaction de Nubar en ne voyant plus sa montre quand on a rallumé. Ses yeux font rapidement le tour de la table, scrutant la figure de chacun des assistants et essayant de deviner où est le voleur: car il n'y a pas de doute, la montre a bel et bien été volée. Personne ne bronche à cet examen. Il vient alors à Nubar une inspiration qu'il estime excellente pour obtenir que sa montre lui soit rendue sans que le voleur ait à se dénoncer:

"Messieurs, dit-il, la montre que j'ai toujours l'habitude de mettre devant moi vient de disparaître; or personne n'est entré, personne n'est sorti depuis un instant, par conséquent il ne peut y avoir là qu'une mauvaise plaisanterie ou une distraction de la part de quelqu'un d'entre vous. Je vais faire éteindre les lumières, persuadé que quand elles se rallumeront mon bijou aura repris sa place accoutumée."

Les lumières sont en effet éteintes, mais quand, une minute plus tard, elles sont rallumées, la montre n'a pas reparu et, pour comble, Nubar-Pacha peut constater la disparition d'un encrier en argent ciselé, présent du roi d'Italie, Victor-Emmanuel!

Oncques ne revit la montre ni l'encrier.

D. B.

## CHOSSES ET AUTRES

Croirait-on qu'il existe, à Londres, un médecin rebouteur qui a inventé un appareil grâce auquel on peut donner à son nez la forme que l'on désire?

Cet appareil, en acier et caoutchouc vulcanisé, coûte seulement une vingtaine de francs. En le portant nuit et jour pendant deux ou trois semaines, suivant le cas, on arrive à modifier très surlisamment l'aspect de son appendice nasal. Durant les premières heures, le port de l'appareil est, paraît-il, fort pénible, mais on s'y habitue assez vite. Le redressement des nez camus est ce qu'il y a de plus difficile à obtenir; on y arrive cependant après un traitement de deux mois.

Ce rebouteur d'un nouveau genre fait florès à Londres où il corrige en ce moment les nez d'une cinquantaine des plus aristocratiques jeunes femmes de la métropole.

## LA DINDE TRUFFÉE

M. d'Vviau de Sanzay, homme aimable et prélat respecté, avait parié contre M. Damiran, un de ses grands vicaires, une dinde aux truffes qui se fit longtemps attendre. Le carnaval approchait, il rappela au vicaire sa gageure et l'invita à la réaliser. "Monseigneur, dit le vicaire, qui n'aurait pas demandé mieux que de laisser oublier le prix de la gageure, les truffes ne valent rien cette année. — Bah! bah! répond en souriant M. de Sanzay, c'est un bruit que les dindons font courir; mais il n'est pas fondé."

## ENCOURAGEMENT



Lui (avec enthousiasme).—Mon amour pour vous est si grand, Marguerite, que je voudrais baiser sur le sol la trace de vos pas, je voudrais...  
Elle.—Je suis sûre qu'il ne saura pas l'apprécier.

## DANS LE MONDE DE LA MODÉ

(Suggestion par May Manton)



7107—Infants' Robe with Round, Square and Pointed Yokes.

7107—Robe de bébé avec empiècement rond, carré et pointu.

manches sont plissées en haut et en bas et finies au poignet par une insertion et un volant en broderie.

La batiste, le linon, le bazin, la mousseline et l'organdi sont autant de matériaux avec lesquels on peut confectionner de jolies robes de ce genre; on peut les garnir avec de la dentelle, de l'insertion, des remplis et de la broderie.

Pour faire cette robe, il faut deux verges et une demi d'une étoffe mesurant trente six pouces de largeur. Le patron No 7107 n'est coupé que d'une seule grandeur.

Ce vêtement est un composé à la fois simple et élégant. Tel qu'il est représenté dans la vignette, il est fait en batiste, garni de broderies et d'insertions. La partie supérieure de la robe consiste en un empiècement dont la partie inférieure peut être taillée en carré, pointu ou rond, le patron fournissant les trois manières différentes. Le No 1 indique un empiècement tout en broderie, le No 2 est fait en bandes d'insertion avec des remplis entre chaque insertion et le No 3 se compose aussi d'insertions et de remplis.

Au bas de l'empiècement, il y a un grand volant de dentelles et on finit le tour du cou par une bande en insertion surmontée d'un volant étroit. La longue jupe est plissée à la partie supérieure sous l'empiècement. Le bas de la robe est garni d'un volant très-large en broderie avec plusieurs rangées de remplis au-dessus. Les

## Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## Ballade des Vieux Tableaux Peints à l'Huile

Dites, en quels lointains pays,  
Vont les vieux tableaux peints à l'huile?  
Quand les Salons ferment leurs huis,  
Où cherchent-ils donc un asile?  
Les Heures vont à l'océan,  
Les cœurs, où l'amour les appelle,  
Les financiers, à la Nouvelle;  
— Mais où vont les toiles d'antan ?

Heureux ceux qui, comme Pavis,  
Disposant d'un Hôtel de Ville,  
Étalent, pour nos yeux ravis,  
De la beauté sur de l'huile!  
De ceux-là le nom éclatant  
Garde une auréole éternelle:  
Car la muraille demeure, elle!  
— Mais où vont les toiles d'antan ?

Pour contenter quels appétits  
Des indigènes de quelle île,  
Sur quels navires trop petits,  
Quel bras robuste les empile?  
Si c'étaient les mêmes pourtant,  
Qui, vers la cymaise fidèle,  
Reviennent avec l'hirondelle!  
— Mais où vont les toiles d'antan ?

ENVOI

Prince du mystère, ô Satan!  
L'univers n'a rien qu'il te cèle;  
Des destins tu tiens la ficelle.  
— Mais où vont les toiles d'antan ?

WILLIAM LAMBEARD.

## LE CHOIX D'UN MARI

Boudoir d'une fin de siècle. — Meubles de prix. — Babelots — Fleurs rare. — Un petit chien havanais couché sur une chaise longue. — Entre Lélia Saed'or en robe de chambre de cachemire. — Babouches turques. — Elle est coiffée à l'ébouriffée, c'est-à-dire charmante.

LÉLIA, à un monsieur en habit noir et à gants gris perle. — Ah! c'est vous, monsieur Gondelaurier.

SIMON GONDEL'AURIER, agent matrimonial. — Oui, madame, pour vous servir.

— Vous venez pour savoir ce que j'ai décidé touchant la grosse affaire?  
— Mon Dieu, oui, madame.

(Elle s'assied sur un fauteuil et demande au visiteur de faire de même).  
LÉLIA. — Nous disons donc qu'ils sont huit?

L'AGENT MATRIMONIAL. — Pardon! Hier, ils étaient huit. Depuis lors, il s'en est présenté un nouveau Total: neuf.

— Neuf coquecigrues qui demandent ma main. Eh bien, voyons un peu ça. Vous y êtes?

— Madame, je suis à vos ordres.

— Le premier?

— Il se nomme Roquefeuil. Assez riche. Un sportsman.

— C'est à dire un homme d'écurie. Je n'aime pas les palefreniers, mau-

vaïse odeur, même quand ils sont de l'épantant. Biffez. Le second?

— Michel Fernandez. Superbe israélite d'Espagne. Deux millions.

— Non! non! Je suis bonne catholique, moi. A un autre. Le troisième?

Le marquis Hélon Croquenbeau de Croulebarde, bons sentiments, vieille noblesse.

— Un imbécile, très probablement. Qu'il s'adresse ailleurs. Le quatrième?

— Don Jao da Kosta, une fleur du Portugal. Très riche.

— Un rastaquouère. Ne parlant pas français, nous ne pourrions pas nous entendre. Biffez. Le cinquième?

— Le beau Florian de Rudil, pas le sou, mais très bel homme.

— Compris. Une fois qu'il aurait ma dot, il la mangerai haut la main. Biffez. Le sixième?

Le petit vicomte Théodule de Kersanssonec, un cycliste émérite.

— Un cycliste! Autant épouser la peste. Biffez-moi ça tout de suite. Le septième?

— Un ex capitaine de cavalerie, encore jeune et très brillant, M. Messidor l'entrier, la coqueluche des dames.

— Les belles cherchaient à me le prendre. J'aime mieux le leur laisser dès à présent. Passons. Voyons le huitième, s'il vous plaît, monsieur?

— M. le vicomte Guy de Serfolant, un joueur, mais qui s'est sagement arrêté en plein baccara.

— Tout joueur s'arrête, mais pour recommencer. Biffez encore. Le neuvième?

— H. Jean Népomucène. Belle santé, belle fortune, point de parenté absorbante, esprit modéré, très myope.

— Celui-là, je le prends. Il payera pour tous les autres. Monsieur Gondelaurier, vous pouvez lui écrire de se présenter.

MAXIME PARR.

## BONNE RAISON

Monsieur (qui se préparait pour aller au club). — Enfin, tu trouves mauvais tout ce que je fais et je ne puis sortir sans que tu me dispute. Il est loin le temps où tu me disais que j'étais la lumière de ta vie.

Madame. — Tu l'es encore, mon chéri; c'est pourquoi je ne veux pas que tu sorte ce soir.

La pauvreté, la maladie et l'affliction habitent ensemble le logis du dénuement. — PHILOSOPHE.

## DEVINETTE



— Je veux, maman moi!

— Mais elle est là, ta maman.

AMOUR! AMOUR!



Le papa. — Ça ne servirait à rien d'être un vieux singe, si les jeunes pouvaient vous apprendre à faire la grimace. Ma fille est là-haut renfermée dans sa chambre, bien malin sera celui qui lui parlera malgré moi.

Lui. — Êtes-vous là, Léonie?

Elle. — Oui, Paul, vous pouvez parler, je vous écoute.



Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DES CHANDELIERS

Pour nettoyer les chandeliers, on a l'habitude de mettre, avant de les faire éclaircir, les chandeliers près du feu, pour faire fondre la cire ou le suif.

C'est dangereux et inutile. En versant sur la substance grasse de l'eau bouillante, on la fera fondre et on pourra l'enlever avec un chiffon sans aucun danger de faire fondre la soudure du chandelier et de briser celui-ci. Les chandeliers de porcelaine doivent être ensuite lavés, et ceux de métal frottés avec de la poudre à cet effet.

B. DE S.

ELLE N'AVAIT PLUS QU'A MOURIR  
ABANDONNÉE PAR TOUS LES MÉDECINS

Un Objet de Pitié pour ses Amis

Elle fit usage des PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Maintenant Elle est Guérite

Nous ne criions pas au miracle, mais si la médecine pouvait faire des miracles, la guérison de Mlle Maud Slater en serait certainement un, car jamais une guérison n'a tant surpris celles qui ont été témoins.



Mlle MAUD SLATER.

"Depuis des semaines, j'étais malade au lit, les médecins ne pouvaient rien faire pour moi, ils disaient que j'étais en consommation, et tous les uns après les autres cessèrent de me soigner, j'étais bien découragée et bien malade, les premières doses de Pilules Rouges du Dr Coderre me firent du bien, j'ai continué à les prendre durant un mois, aujourd'hui je travaille à la manufacture, je suis forte comme avant d'être malade, mon appétit est bon, je repose bien la nuit et je vous assure que je suis heureuse."

Mlle MAUD SLATER,  
167 Cedar Grove St., New Bedford, Mass.

L'état de Mademoiselle Slater était vraiment pitoyable, tous ceux qui la connaissaient s'attendait à sa mort prochaine. Les uns disaient que c'était la consommation, d'autres une maladie de cœur, ce n'était ni plus ni moins qu'un cas d'anémie très avancée et nous ne craignons

pas de dire que si elle avait retardé deux ou trois semaines de plus pour prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, que la consommation se serait emparée d'elle et alors rien n'aurait pu l'arracher à une mort prompte et certaine, c'est parce que les médecins croyaient Mlle Slater en consommation qu'ils ont abandonné de la soigner, elle ne l'était pas encore mais sur le point de le devenir.

Le cas de Mlle Slater en représente des milliers, nous osons dire de presque toutes les jeunes filles travaillant dans les manufactures, elles commencent par être pâles et faibles, elles négligent leurs maladies, qui tous les jours s'aggravent, elles ne cherchent pas à se guérir de ces premiers symptômes, elles continuent à travailler, leur appétit disparaît, elles deviennent très pâles et très faibles, leurs règles sont irrégulières, et elles ont d'effroyables maux de tête, de reins, et de la consommation et le tombeau. Nous le demandons aux femmes et aux jeunes filles malades, n'est-ce pas comme cela que vos maladies commencent? Oui! Alors pourquoi négliger ces maladies? Pourquoi ne pas jouir de la vie? Pourquoi souffrir lorsque quelques boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent vous guérir de ces douleurs et désagréables maladies, elles donnent de la force et des couleurs, vous n'avez pas de maladies à consulter, pas d'examen à subir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les maladies des femmes, vous pouvez les prendre à tout âge sous toutes les conditions, elles aident à la formation des jeunes filles, elles sont inestimables pour les femmes avant et après la naissance d'un bébé, elles sont indispensables durant le clouement d'âge; deux Pilules prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

La vente des Pilules Rouges du Dr Coderre est énorme parce qu'elles guérissent; elles coûtent moins cher qu'aucun autre remède, 30c la boîte ou six boîtes pour \$2.00, une boîte de 30c dure plus longtemps qu'aucun autre remède se vendant pour \$1. Voyez à ce que votre pharmacien vous donne les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous aurez celles qui guérissent, si votre marchand ne les a pas sous les yeux nous les enverrons par la poste sur réception du montant. Gare aux imitations, il y en a. Elles sont vendues en boîtes seulement.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américain,

Department Medical,

Boite Postale 2306,

MONTREAL, QUE.

Avant de vous mettre au lit

prenez les Pilules d'Ayer, et vous dormirez mieux, vous vous éveillerez dans de meilleures dispositions pour votre travail de la journée. Les Pilules Cathartiques d'Ayer n'ont pas d'égal comme remède agréable et efficace contre la constipation, l'état bilieux, le mal de tête et toutes les affections du foie. Elles sont recouvertes d'une couche de sucre, et préparées si parfaitement, qu'elles guérissent sans les ennuis qu'on éprouve en prenant un tas de pilules qui existent dans le commerce. Demandez à votre droguiste les Pilules d'Ayer. Quand d'autres pilules ne vous apporteront aucun soulagement, celles d'Ayer sont

Les Pilules qui vous guériront.

Quelqu'un disait un jour à un financier qu'il visitait:

—Je viens de dîner avec un poète, qui nous a régales, au dessert, d'une excellente épigramme.

Aussitôt le financier appelle son cuisinier.

—D'où vient donc, lui dit-il, que tu ne m'aies pas encore fait manger des épigrammes?

UN VRAI TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale: le Baume Rhumal guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25cets partout.

Au collège.

—Eh bien, votre garçon, a-t-il eu des prix, cette année?

—Mais oui! Dame, écoutez donc, ça lui était bien dû... Tous les dimanches, j'envoyais au professeur le plus beau melon de mon potager... Ça valait bien deux beaux volumes dorés... —Dorés sur tranches!

Deux comédiens se rencontrent dans Broadway:

—Tiens! te voilà, mon vieux copain! Ah! ça! qu'est-ce que tu es donc devenu depuis un an que l'on ne t'a rencontré nulle part?

—Mon cher, je suis parti en octobre dernier pour l'Amérique du sud avec un brillant engagement.

—Toutes mes félicitations...

—Attends... Pendant quatre mois, nous n'avons pas eu cinquante personnes dans la salle.

—Ah! mon pauvre ami.

—Le cinquième mois, notre théâtre a pris...

—A la bonne heure!

—Mais, sapristi! attends donc... Notre théâtre a pris feu, et le directeur a levé le pied sans nous avoir payé un sou!

\*\*

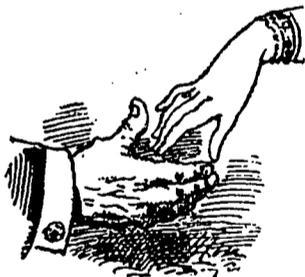
On venait de lire le décret qui clôturait la session à la tribune de la Chambre. Un député de l'extrême-gauche s'adressant à un de ses collègues lui demande:

—Savez-vous pourquoi nous ne pouvons arriver à aucune réforme avec le ministère actuel?

—???

—Parce que Méline Barthou.

NE CRAIGNEZ PAS



80

Que de mains se joindraient à d'autres mains qui en sont empêchées parce que l'une appartient à un malheureux qui se livre à l'alcoolisme. Pour guérir cette fâcheuse maladie, ne craignez pas de frapper à la porte de Mr le Dr Chs Guillaubault, 313 rue Amherst, ou de Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

TRIO DE PROVERBES

Un point fait à temps en épargne neuf.

x

Autant pleure mal battu que bien battu.

x

A petite fontaine on boit à son aise.

SANCIO PANCA.

Le maître d'école (à un élève ignorant). —Toi, tu es si bête que quand même tu aurais été Edison, tu n'aurais jamais inventé le Phonographe.

\*\*

A la Bourse.

Deux messieurs, l'air cosu, causent avec bonhomie.

—Mon cher, voyez vous, pour nous, le clou d'une affaire, c'est l'actionnaire.

L'autre, plein de conviction:

—Un vrai clou, en effet, qui se laisse facilement enfoncer.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION CLINTON, ONT.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS CRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNEE

UNE PASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Brecheux et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 20.

## QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **27 Septembre**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

LES

## Trois Mousquetaires

Le célèbre drame d'Alexandre Dumas

AVEC

## PAUL CAZENEUVE

Le grand comédien français, et les principaux artistes de la troupe d'ALEX. ANDRÉ SALVINI

PRIX : Soir, 15c, 25c, 35c et 50c.  
Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 1032.

Confession psychologique d'un non décoré :

—Moi aussi, j'ai affecté longtemps un beau dédain pour le ruban rouge. Mais un jour je me suis aperçu, à une vague amertume éprouvée en félicitant les amis qui l'obtenaient, que... je ne serais pas fâché de l'avoir à mon tour !

\* \*

Une simple suggestion :

*La cuisinière.*—Ah ! madame, si vous saviez quel beau coucher de soleil j'ai vu hier de la fenêtre de ma cuisine !

*Madame.*—J'aimerais mieux, Maria, que vous puissiez me dire que vous l'avez vu se lever.

\* \*

—Si je te prouve que ces deux chevaux en valent trois, m'en donnes-tu un ?

—Oui tout de suite.

—Eh bien ! ton noir, ça fait un, ton blanc en fait deux, deux et un font trois. Lequel veux-tu me donner ?

—Prend le troisième, j'y suis moins accoutumé qu'aux autres.

## MAGNIFIQUE ROMAN

## LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

**25 CENTS**

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTRÉAL

Bout de conversation :

—Le comte Nadichef est bien Russe, n'est-ce pas ?

—Quelle question ! Est-ce que son nom ne l'indique pas suffisamment ?

—Oh ! cela ne signifie rien ; j'ai connu au 6e dragons un homme qu'on appelait "Marchef" et qui était d'Asnières.

\* \*

On parle de X..., un bohème, qui a pour l'absinthe un penchant accentué.

—Quel bavard ! Il parle sans cesse, et cela pour répéter indéfiniment la même chose.

—Cela n'a rien d'étonnant : il a toujours un perroquet dans le gosier.

\* \*

Nos cuisinières :

*La dame.*—Marie ! mais vos œufs sont durs, quel temps avez-vous mis à les faire cuire ?

*Marie.*—Madame, ça n'est pas ma faute. La pendule de la cuisine a de si grandes minutes.

\* \*

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

—Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

—Peur, oui, sans doute, mais la terre tremblait encore plus que nous.

Aux bains de mer.

—Monsieur l'hôtelier, vous voudrez bien me faire ma note. Je pars.

—Comment, monsieur nous quitte déjà ?

—Sûr ! On mène une vie de chien, ici...

—Oh ! monsieur !

—La preuve, c'est que je suis plein de puces !

\* \*

Un mot de Mme X... qui dénote assurément un heureux caractère :

—Oh ! moi, je suis bien sûre d'être aimée de mon mari... Il aime toutes les femmes !

\* \*

On parle, devant un littérateur très fatigué, d'un confrère devenu fou à trente ans.

—Trente ans... Fou à trente ans, murmure-t-il.

—Eh bien, tu as de la veine, lui siffle un ami. Toi, à soixante, tu n'es qu'idiot !

\* \*

Un père se plaint de son fils à un ami.

*L'ami.*—Mais donnez-lui donc un bon sermon une fois pour toutes.

*Le père.*—Inutile, mon bon ! il ne prend ses conseils que d'idiots.

*L'ami.*—Alors c'est moi qui vais lui parler.

## THEATRE ROYAL

PRIX Matinée : Sparrow & Jacobs, Gérants

10c

.. et ..

20c

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés :

10c extra.

Semaine commençant le lundi,

**27 SEPTEMBRE**

Après-midi et soir

## TOWN TOPICS

Par les Comédiens du "Broadway Theatre"

MAGNIFIQUE COMPAGNIE DECORS NOUVEAUX

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

Mignardise quasi poétique, extraite de l'*Almanach des Muses*. (Ne pas lire des Buses.)

Vers entrelacés à un bouquet jeté par une fenêtre.

Le muguet, l'humble violette  
Forment ce bouquet mal tissu.  
L'amour l'a fait, l'amour le jette.  
Est-ce l'amour qui l'a reçu ?

Pas mal, pour une fantaisie lyrique d'il y a cent ans.

## Automne 1897 ...

## ETOFFES A ROBES !

NOUS INVITONS LES DAMES à ne pas oublier que notre importation d'automne est, en ce moment, aussi complète que possible. L'énumération suivante peut donner une faible idée de ce que nous pouvons leur offrir en Etoffes à Robes.

Drap Amazone, couleurs mélangées, 15c.

Drap Amazone, uni, 52 pouces de largeur, 25c.

Tweed carreauté, pour costumes, 25c.

Cachemires de couleur, pure laine, valant 60c pour 25c.

Serges Cravanettes, de couleur, valant 70c pour 29c

Drap de Bedford, de couleur, 24c.

Etoffes d'Automne, de fantaisie, pour costumes, 45, 50 et 60c.

Nouvelles Etoffes à Robes, depuis 75c jusqu'à \$3.

Plaids Ecossais, Victoria, MacIntosh, Stuart, McKenzie, Sheppard, depuis 25c jusqu'à 95c.

Nous avons reçu en même temps que les marchandises ci-dessus, un immense assortiment de "MIRETS PERLES", noirs et en couleurs ; BRAID TUBULAIRE, en mohair, matelassé, picot, en laine et en soie, et de toutes les nuances nouvelles ; BOLEROS en laine, en soutache et en perles, noirs et de toutes les couleurs nouvelles.

Toutes ces marchandises représentent les dernières nouveautés pour toilettes d'automne.

Nous insistons sur le fait que ces marchandises sont importées directement d'Europe par notre maison, économisant ainsi, . . .

**En faveur de nos pratiques, 20 à 25 pour cent**

que représentent les profits des marchands en gros. Conséquemment nous pouvons affirmer que nous vendons nos ETOFFES A ROBES au même prix, sinon à meilleur marché que les autres marchands détailliers eux-mêmes les payent dans le gros.

Nous sollicitons respectueusement les dames de vouloir bien nous honorer de leur bienveillant patronage.

## DUPUIS FRERES

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Le langage des légumes, comme pendant au langage des fleurs.  
Le cri du radis : "Un instant et je reviens!"

La petite Simonette répond à son professeur d'astronomie :  
*Le professeur.*—Ainsi donc, nous tournons avec la terre d'une rapidité vertigineuse autour du soleil...  
*Blanche Simonette.*—Ah! c'est donc ça que j'ai souvent des nausées!...

Un petit lignard, accompagné de sa payse, se présente au guichet et de mande le prix d'entrée.  
—Un franc par cavalier.  
—Et par fantassin?



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE  
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Boll 2818 20 Rue St-Laurent

Bien des gens sont de mauvaise humeur s'ils n'ont pas au moins une lettre à lire chaque matin.  
Tel Billagauche.  
Aussi, comme voilà huit jours qu'il attend en vain cette distraction :  
—Il faudra que je change de facteur, grince-t-il.

Une femme se plaignait amèrement de l'ingratitude noire d'une personne à laquelle elle avait rendu les plus sérieux services.  
—Comment, lui dit une grande dame bien connue par sa charité, vous voulez faire le bien et en être récompensée? Tous les plaisirs, alors!

Dans un des théâtres parisiens restés encore ouverts malgré la chaleur, une altercation s'éleva entre un spectateur et une spectatrice, à propos du couvre-chef démesurément empanaché de celle-ci.  
—Madame, dit le peu galant voisin, veuillez-vous vous décoiffer, ou je vais demander qu'on vous fasse sortir.  
La dame, d'un ton pincé :  
—Me faire sortir!... Je voudrais bien voir ça... Je suis ici avec un billet de faveur, comme les autres!...

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOYES, 520 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Une jeune servante arrivée de son village, reçoit un billet pour aller voir une pièce où l'héroïne meurt sur le théâtre. Sa maîtresse lui demande ses impressions.  
—Le spectacle t'a-t-il plu?  
—Je crois bien, mais je n'ai pas vu la fin.  
—Pourquoi cela?  
—C'est que la première chanteuse est tombée malade. Elle ne pouvait plus se tenir; et dans l'alors on a baissé la toile. Ça m'a fait bien de la peine.

Guy se marie après-demain. Il fait une cour tellement assidue à sa fiancée, que la tante chargée de les surveiller est exaspérée.  
—Voyons, mes enfants, voyons, leur crie-t-elle, si vous mangez tout aujourd'hui, avec quoi dînez-vous demain?

Mme Follature, qui est d'une invraisemblable maigreur, a eu la fâcheuse idée de se faire photographier en un costume ultra décolleté qui découvre toute son ossature.  
—Pas mal, s'écria Baireau à qui elle montrait une des épreuves; j'vois ce que c'est, on a obtenu ça avec les rayons X.

Depuis une heure, une femme agace un amie avec l'intelligence de son chien, elle conclut enfin :  
—C'est vraiment incroyable à quel point les chiens sont intelligents... Le mien comprend tout ce que je dis...  
Alors l'autre :  
—Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, mon mari et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 96



Jeudi dernier, un fort de la Halle comparaisait devant le juge des flagrants délits, sous la prévention de voies de faits.  
Après l'exposé de l'affaire :  
—Quels sont vos moyens de défense? demande le juge.  
—Mes moyens de défense?... les voilà!  
Et notre homme montre ses deux poings.  
Le système des compensations, d'après Chalumeau, à qui on demande des nouvelles de sa femme :  
—Toujours pratique, toujours souffrante... Quant à moi, j'aurais plutôt un excès de santé. Comme vous voyez, cela fait une moyenne très acceptable.

Poirier,  
Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

30 pour cent  
... DE ...  
COMMISSION  
Pour la vente des Billets de la  
Société . . .  
Nationale de  
Sculpture . . .  
à des agents responsables  
GROS LOT \$1,500.00  
PRIX DU BILLET, 10c  
Tirage tous les Mercredis  
104 rue St-Laurent.

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.  
Ont trouvé la solution juste: Edouard Bois, F Wilkins (Montréal), Alfred Bouchard (Lévis, Q), Peter Bourne (Cobeco, N.Y.), Mme L. A. Pelletier, Jos. D. Thibault (Fall River, Mass.), L. Lapointe (Windsor, Ont.), Pierre Binette (Lawrence, Mass.), Mme J. S. Aubin (Lowell, Mass.), Pierre Pelletier (Le Roy, Mich.), Louis Renaud, Jos. Eobitaille (Newark, N.J.), Alex. Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waitsfield, Vt.), U. Asselin (Worcester, Mass.), Jos. Legaré (Valley City, Dak.).  
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.  
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral -- chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxus Blancs, Vapeurs, Encrations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur ou ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

**Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais**  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS DU **DR CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES** POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**GOMME du Dr Adam**  
Pour le Mal de Dents  
En vente partout, - 10 cts

**Ceux qui font un travail mental**  
Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux

**BAINS LAURENTIENS**  
Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour, 75c Le soir jusqu'à 10h., 50c

Jours pour les dames: LUNDI avant-midi et MERCREDI après-midi.  
Ouverts toute la nuit.

**Bains de Natation Laurentiens**  
Angle des rues Craig et Beaudry

# MAISON DU PEUPLE!

## J. A. OUMMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMMET

Le magasin par excellence des ...

**Chaussures à Bon Marché**

On ne trouve absolument que là les

**SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c**

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

**No 1107 RUE ONTARIO**  
Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

Ce pauvre X... a eu une grosse déception. Il espérait être décoré et son nom n'a pas figuré dans les promotions du 14 juillet. Hier, il était chez son pédicure et celui-ci, qui savait son ennui, lui dit, après l'avoir débarrassé de ses cors:

— Avec moi, monsieur, jamais de déceptions! Et l'on sort toujours d'ici... décoré!!!

**PHARMACIE DANIEL**  
1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

**PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ**  
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix ...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m. et 4 heures à 6 heures p.m.

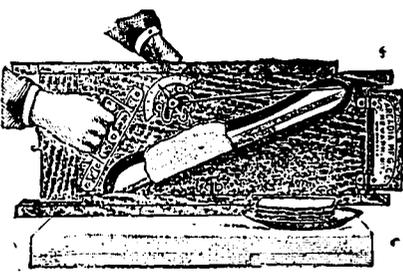
Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2289 **ED F. G. DANIEL**  
2318

Les domestiques.  
Monsieur voit son domestique entrer chez le marchand de vins.

— Jean, dit-il, je suis étonné de vous voir entrer en un pareil endroit, vous, un garçon que je croyais sobre.

Alors, Jean, sans s'émouvoir.

— Monsieur serait encore bien plus étonné s'il me voyait sortir!



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc ...

**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de ...

**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez ...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
6 Rue St-Laurent.

**Dr BERNIER**  
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

**No 60 RUE ST-DENIS**  
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.  
PRIX MODÉRÉS

**Ile Grosbois**

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

**"FILGATE"**  
Capitaine GOULET

**10 hr a.m., 2 hr p.m.**

Allez respirer l'air pur du flouze et vous promener sous les frais ombrages de l'Ile Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

**QUERY FRERES**  
PHOTOGRAPHES

**Côte Saint-Lambert, No 10**  
MONTREAL

Histoire sainte arrangée.  
...Et après que les hommes eurent élevé la tour de Babel, les femmes se mirent à l'œuvre et construisirent la tour... de l'habil.

# Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 98



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découper les pièces teintées en noir; rassembler-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA PROMENADE A ANSE DE MR DUDE ET DE SA BLONDE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées qui sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le Jeudi 7 octobre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.